SIXIÈME ANNÉE. — N° 250. Georges OFFENSTADT, Directeur. Jeudi 16 Janvier 1913.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

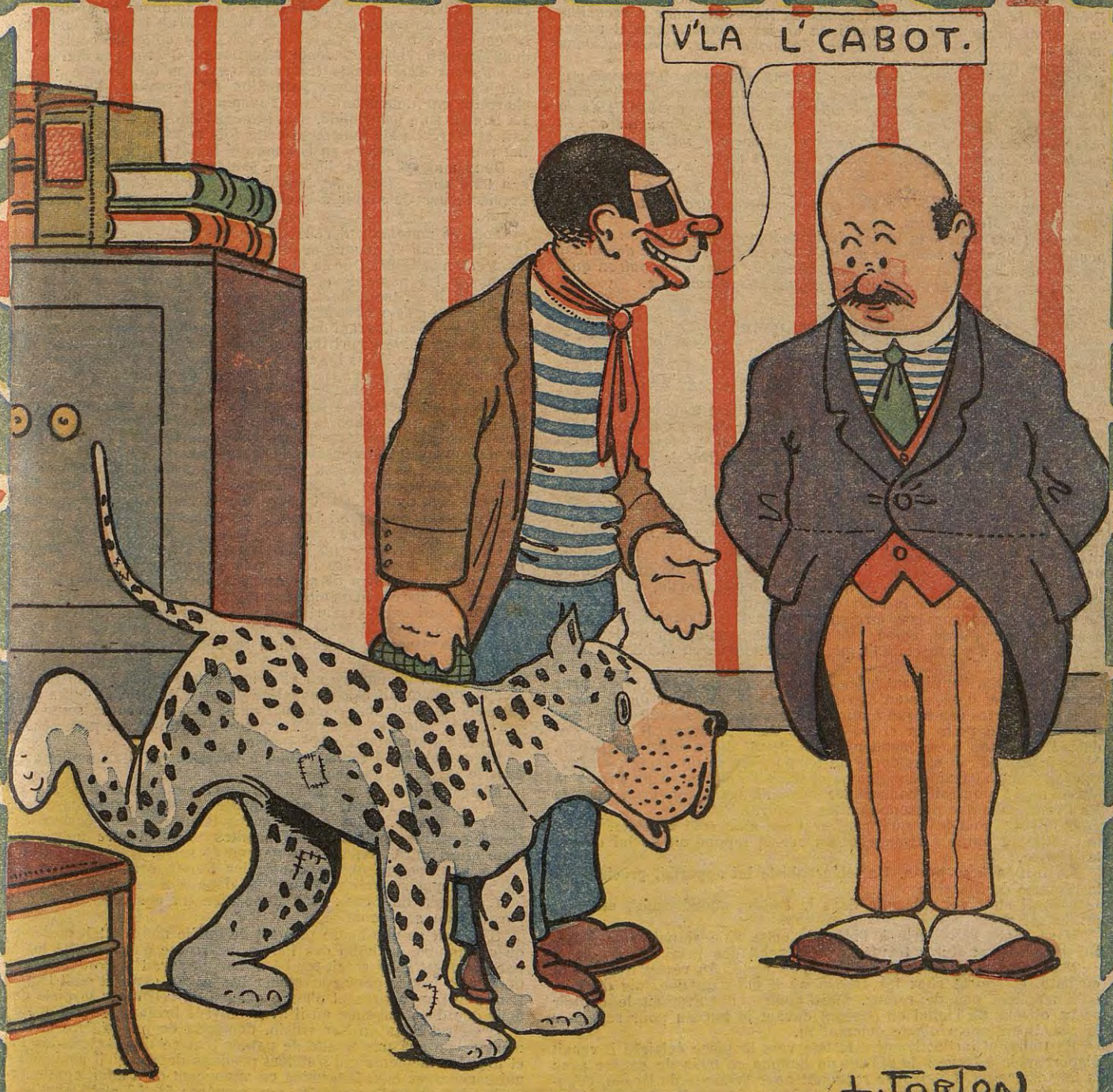
5c

POUR LA FAMILLE

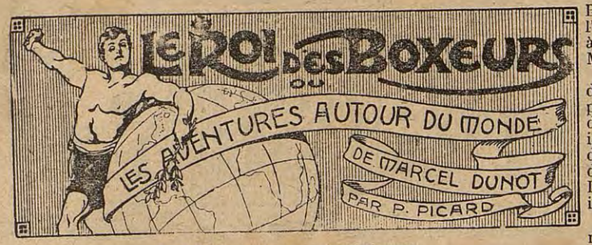
-PUBLICATIONS OFFENSTADT-
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (x)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —.
Étranger..... 5 francs —

LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS



— Si monsieur veut confier un de ses abatis à la mâchoire de mon cabot, il pourra se convaincre que c'est un danois de pure race! (*Voir page 8.*)



RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Marcel Dunot s'est lié à Chicago avec les Perrin, deux jeunes Français, le frère et la sœur, venus en Amérique pour y recueillir un énorme héritage. Mais depuis un an les Perrin attendent vainement, et à bout de ressources ont dû, pour vivre, s'engager dans l'usine où travaillait Marcel.

Celui-ci, renvoyé de l'usine par le contremaître, a été amené par le jeune Perrin chez son avocat et il a reconnu dans le secrétaire de l'homme à qui les Perrin ont confié leurs intérêts, un bandit de la Mano negra. Le bandit a reconnu aussi Marcel comme un ancien employé de l'agence policière Bikerton. Marcel a mis ses amis en garde. Il les croit tombés en de mauvaises mains.

Le lendemain même de cette découverte, les Perrin disparaissent subitement et Marcel par une fausse lettre de son ami est attiré dans un guet-apens singulier où son ancien contremaître est tué par un affilié de la Mano negra.

Sentant ses amis aux mains de la redoutable association et suspect lui-même d'un assassinat qu'il n'a pas commis, il n'ose demander secours à la police et télégraphie à Bikerton, son ancien patron qu'il est aux prises avec la Mano negra et qu'il attend son aide.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE XII

Marcel Dunot jusqu'à dix heures du soir alla à trois ou quatre reprises frapper chez les Perrin. Les deux jeunes gens n'étaient toujours pas rentrés. La porte de leur hôtel ayant été fermée, Marcel remonta chez lui et de sa fenêtre il surveilla le trottoir pendant plus d'une heure encore.

De guerre lasse, il se coucha, mais l'esprit tourmenté de cette singulière absence et de toutes les circonstances mystérieuses qui l'entouraient.

Il s'était pris dès leur première rencontre d'une vive sympathie pour ses deux jeunes compatriotes. Lui, modeste et vaillant, attendant l'énorme fortune qui devait lui échoir sans aucune pensée d'orgueil, elle, si cordiale, si accueillante et si simple, uniquement préoccupée de soutenir le courage de son frère.

Une véritable angoisse étreignit le cœur de Marcel à la pensée qu'ils pouvaient être tombés dans quelque guet-apens de la Mano negra et plus il y réfléchissait, plus la certitude s'en établissait dans son esprit.

Et il était là, impuissant à les secourir, n'osant même pas avertir la police à qui il se sentait signalé comme le meurtrier de Brook.

Il n'eut certes pas hésité à affronter la police s'il n'avait craint que d'être inquiété pour un crime dont il était innocent. Il était bien décidé d'ailleurs à se justifier à son heure du meurtre de Brook. Mais il lui faudrait sans doute du temps pour se disculper ; on l'arrêterait plus ou moins longtemps et durant qu'il serait en prison la Mano negra pourrait consommer tranquillement son crime contre les Perrin sans que personne ne les secourût.

Il fallait à tout prix qu'il retrouvât ses amis tout de suite. Bikerton l'aiderait après à expliquer son cas et répondrait de lui devant la justice.

On frappa à sa porte. Un télégraphiste lui apportait précisément la réponse de Bikerton :

« Serai chez vous demain dans la soirée, attendez-moi, et de la prudence. »

Il se sentit réconforté à l'idée de cette aide si puissante. Mais Bikerton arriverait-il à temps pour le salut des Perrin?

Il se coucha et dormit d'un sommeil agité. Au réveil il s'habilla en hâte, et courut chez les Perrin où il constata une fois de plus qu'il n'étaient pas de retour. Mais comme il traversait le couloir assez obscur de l'hôtel en passant devant le bureau pour regagner la rue, il eut une violente commotion.

En tournant instinctivement la tête vers la pièce éclairée il venait d'apercevoir à travers le rideau un homme en train de causer avec la tenancière de l'hôtel. Il le reconnut pour l'acolyte de Brook, celui-là même qui avait traîtreusement porté au contremaître le coup mortel. Vivement Marcel Dunot se précipita dehors et sous la porte de son propre hôtel alla surveiller la sortie de l'individu.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent avant que le meurtrier de Brook reparût dans la rue. Marcel lui emboîta le pas et sans que l'autre s'en doutât un instant le suivit pendant plus de vingt minutes à travers les faubourgs de Chicago qui descendaient vers le lac Michigan.

L'un derrière l'autre, ils étaient arrivés dans une avenue bordée de maisons ouvrières assez misérables, et dont le côté gauche s'appuyait par derrière sur le lac. L'homme que suivait Marcel marchait du côté droit. Arrivé devant une maison d'apparence un peu plus importante, il traversa la rue et tout droit se dirigea vers l'entrée de la maison. Mais à deux pas de la porte il s'arrêta, jeta un coup d'œil des deux côtés de l'avenue et son regard croisa celui de Marcel. Il eut un mouvement de recul et revenant brusquement sur ses pas il marcha droit sur son adversaire de la veille.

Marcel qui avait ralenti le pas en le voyant traverser, continua de marcher sans paraître remarquer le manège de l'homme.

Celui-ci avait mis la main droite dans sa poche et l'y maintenait tandis qu'il avançait. Marcel allait toujours, les yeux fixés sur le bras droit de l'individu et se méfiant. Les deux hommes se croisèrent. Un éclair jaillit au poing du bandit et Marcel, d'un bond, s'étant jeté sur la gauche, sentit son veston déchiré d'un coup de couteau. Tous deux demeurèrent une seconde sans bouger à deux pas l'un de l'autre et les yeux flamboyants traversés de la même pensée : en finir tout de suite sans attirer l'attention de personne. Le bruit d'une charrette qui débouchait dans l'avenue les tira de leur immobilité. Le bandit, d'un pas rapide, s'en retourna dans la direction d'où il venait et Marcel plus lentement cette fois reprit le même chemin que lui, renonçant à suivre un homme qui le savait derrière lui.

Deux minutes après, l'homme sautait dans un train et disparaissait tandis que Marcel se décidait aussitôt à retourner à l'hôtel des Perrin tâcher de savoir à quel propos y était venu le meurtrier de Brook.

Tout en marchant, il réfléchit à cette dernière et singulière aventure. Pourquoi le bandit avait-il, ainsi dire, pris la fuite dès qu'il avait entendu le bruit de la charrette? Pourquoi n'avait-il pas essayé d'ameuter les passants et les voisins et de le livrer à la police, comme il avait tenté de faire la veille? Et il songea alors que la veille, si lui-même n'avait pas réussi à s'enfuir de l'usine, il eût été arrêté presqu'en flagrant délit, et que la police ne se serait même pas avisé du véritable meurtrier qui s'était probablement éclipsé aussitôt après la bagarre. Mais là, au milieu de la rue, si le bandit avait voulu le dénoncer à la police, il eût été obligé de le suivre devant le commissaire et de s'y expliquer, ce qui eût été évidemment plus que périlleux pour lui. Les deux hommes avaient eu en ce moment un égal intérêt à ne pas mettre la police dans leurs affaires. Marcel, pour n'être pas entravé dans ses recherches, le brigand pour ne pas rester définitivement aux mains de la justice.

— En tout cas, conclut Marcel, il faudra que je retourne tout à l'heure d'où je viens. Ça n'est pas par hasard que le brigand s'est retourné sur moi. Il allait certainement entrer dans l'une des maisons qui était devant lui ; c'est à ce moment qu'il a pris la précaution de regarder autour.

Cinq minutes après un train déposait Marcel près de l'hôtel des Perrin. Pour la première fois il alla s'enquérir d'eux au bureau. La tenancière appela l'un de ses garçons qui parlait un peu le français et avec qui il réussit péniblement à s'expliquer.

Il sut ainsi que le meurtrier de Brook, l'homme qui, certainement pour le compte de la Mano negra, avait tué le contremaître et vengé ses trahisons envers l'association redoutable, était venu à l'hôtel de la part de Perrin.

Le garçon lui montra en effet une lettre signée Perrin où ce dernier recommandait à la tenancière de prendre soin de leurs bagages pendant les quelques jours qu'il allait passer avec sa sœur à New-York. Il la priait en outre de remettre au porteur un petit nécessaire de toilette appartenant à Mlle Perrin.

Le garçon avait remis l'objet à l'homme qui était monté avec lui dans le logement des jeunes gens.

Marcel tira de sa poche la lettre qu'il avait reçue la veille, également signée de Perrin, et par laquelle on l'avait attiré dans le guet-apens de l'usine. Il les compara et vit que les deux écritures différaient sensiblement. Il pensa qu'elles devaient être aussi fausses l'une que l'autre, remercia le garçon et sortit.

La machination ourdie contre les Perrin sans s'éclairer encore complètement se précisait pourtant dans son esprit.

L'assassin de Brook était donc bien un des artisans de la disparition de ses amis.

S'il avait su une heure plus tôt de quelle nature était la démarche de cet homme à l'hôtel des Perrin, au risque d'être arrêté lui-même par la police, il lui serait tombé dessus et aurait provoqué l'intervention de la justice pour rechercher les jeunes gens. Il était trop tard. Il n'avait plus à présent d'autre chance de retrouver la piste de ses amis que dans l'avenue où il avait suivi le brigand, le matin.

Il courut dans un bar voisin, demanda de quoi écrire et rapidement relata sur une feuille de papier tout ce qu'il savait des Perrin et tous les incidents qui s'étaient produits depuis qu'il avait fait connaissance avec eux. Il termina en annonçant qu'il allait continuer ses recherches dans l'avenue 79, aux numéros 51, 53 et 55 et plus particulièrement au 53, où il pensait que l'assassin de Brook avait été sur le point d'entrer. Puis il mit son papier sous une enveloppe à l'adresse de Bikerton, alla à son hôtel et dit à la logeuse :

— Dans la soirée, M. Bikerton de New-York doit venir me chercher. Si je n'étais pas rentré, vous voudrez bien lui remettre tout de suite cette lettre.

Pour être moins facilement reconnu dans ses investigations et n'ayant aucun vêtement dans sa chambre de passage il fit l'acquisition d'un complet de travail qu'il passa sur sa tenue de ville, changea son chapeau contre une casquette, et reprit le chemin de la 79e avenue.

Il constata que les maisons du côté gauche avaient presque toutes une sortie sur la berge du lac. De distance en distance d'étroites venelles reliaient l'avenue de la rive. Il en reconnut une, à vingt mètres du groupe de bâtiments qui l'intéressaient et il se tint en observation après avoir rapidement passé des deux côtés en dissimulant son visage dans son mouchoir.

Au numéro 53 qu'il surveillait particulièrement, rien ne bougea pendant deux heures.

Des maisons voisines sortaient de temps à autre quelques ouvriers ou quelques enfants qui allaient jouer sur la rive. Si les habitants du 53 étaient chez eux, ce devaient être les locataires les plus paisibles du monde. Marcel bouillait d'impatience. Il eut tout donné pour pénétrer dans cet immeuble dont la tranquillité même lui causait une impression sinistre. Il ne pouvait songer, de jour, à y pénétrer par la violence ou l'effraction. La nuit venue, il était bien décidé à tenter par quelque moyen que ce soit de s'y introduire. Le 53 était à présent le seul qui l'intéressait car au 51 et au 55 il avait vu à plusieurs reprises des allées et venues de femmes, d'enfants dont l'allure honnête et paisible ne permettait pas de croire qu'ils étaient affiliés à des bandits.

Il roulait dans sa tête mille projets impossibles et peu à peu la nuit venait, accélérée par un épais brouillard qui montait du lac. Il était à peine trois heures de l'après-midi. Il sortit de la venelle et alla se promener tour à tour de l'autre côté de l'avenue et sur la rive, suffisamment protégée maintenant par l'obscurité naissante.

Il débouchait pour la dixième fois de la venelle dans l'avenue quand il remarqua une automobile sans phare qui arrivait vers lui éclairée seulement de deux lanternes insignifiantes. La voiture marchant modérément le dépassa et s'arrêta devant le 53.

Vivement intéressé, Marcel s'élança et s'approcha de l'auto, d'aussi près qu'il put du côté de la chaussée. La voiture était vide.

Le chauffeur descendit, tira une clé de sa poche et entra. Marcel inscrivit le numéro de la voiture et hardiment alla coller son oreille à la porte d'entrée. Le bruit de trois ou quatre voix lui parvint à travers le battant. Il s'éloigna brusquement et courut vers une petite boutique de quincaillerie à quelques pas de là, y fit l'acquisition du premier objet venu qui lui tomba sous la main, et qui était un beau balai de bouleau, jeta un dollar sur le comptoir, ramassa sa monnaie, et se composant une démarche aussi empotée qu'il pût, il alla frapper à la porte du 53 en recollant son oreille contre le bois.

Il entendit un brusque remue-ménage, comme de gens surpris, qui remettent rapidement des choses en ordre pour recevoir une visite inopinée. Un vif échange de paroles lui arriva en même temps auquel il ne comprit rien et puis un bruit de pas qui se rapprochaient de la porte.

Le battant s'entr'ouvrit. Marcel tira sa casquette et tout en poussant la porte d'une main, présentant son balai de l'autre, il bredouilla humblement.

— Miss Plamer... not.

Une bordée d'injures lui cingla le visage, en même temps qu'une poussée dans l'estomac le rejetait sur le trottoir, son balai de bouleau dans les bras, nez à nez avec la porte brutalement refermée.

Sans balancer, Marcel envoyant son balai à travers la chaussée se glissa vers l'auto, souleva le capot, tordit les fils de la magnéto et referma le système. Puis rampant autour de la voiture, il alla larder de coups de couteau les deux roues d'arrière.

Cette petite opération accomplie, il se recula d'une quinzaine de pas sur le trottoir et se collant dans le retrait d'une porte, il attendit les événements. La nuit, complètement venue dans l'avenue à peine éclairée, le dispensait de prendre beaucoup de précautions, mais rendait aussi l'observation assez difficile.

Une dizaine de minutes encore s'écoulèrent et la porte du 53 se rouvrit. Le chauffeur reparut, ouvrit la portière de la voiture et monta à l'intérieur laissant la porte ouverte.

Au bout d'un instant un homme sortit de la maison portant enveloppé dans une couverture un énorme paquet avec lequel il traversa vivement le trottoir et qu'il jeta dans les bras du chauffeur. Marcel qui avait assez bien distingué le manège des automobilistes sentit un violent frisson lui passer des pieds à la tête. Etait-ce une simple suggestion? Mais ce paquet roulé dans une couverture lui avait semblé avoir une forme humaine. Haletant d'émotion, il ne quittait pas la voiture des yeux.

Un nouvel individu parut, portant à son tour un paquet semblable au premier qu'il remit de la même façon au chauffeur.

De plus en plus bouleversé, Marcel allait se jeter vers l'auto oubliant qu'il l'avait immobilisée. Il se rappela soudain et se raidit dans son coin.

Un quatrième individu sortit de la maison dont il ferma la porte et s'assit au volant. Le chauffeur descendit, laissant monter les deux premiers individus et alla devant le capot tourner la manivelle..

Ayant donné plusieurs tours au levier, sans provoquer l'allumage, il se mit à jurer d'une voix furieuse en interpellant l'homme assis au volant.

Celui-ci sauta à bas de son siège et vint à la rescousse. Mais au bout d'une dizaine de tentatives, ils durent reconnaître qu'ils étaient en panne. Les deux hommes de l'intérieur sautèrent à leur tour sur le trottoir et un vif colloque s'engagea entre les quatre individus. De nouvelles tentatives furent faites pour mettre le moteur en marche et Marcel comprit qu'ils y renonçaient. Les quatre hommes à voix basse parurent tenir un court conseil sur le trottoir. Celui qui avait amené la voiture brusquement, partit en courant du côté de la ville, passant sans le remarquer devant Marcel qui reconnut l'homme du matin, le meurtrier de Brook. Les autres ouvrirent la porte de la maison et s'apprêtèrent à enlever les paquets et à les rentrer en attendant probablement une autre voiture qu'était allé quérir leur complice.

Marcel jugea le moment venu d'intervenir. Comme il était en avant de l'auto, il tourna autour en traversant vivement la chaussée, revint sur la voiture par derrière protégé en partie par la portière ouverte.

L'un des hommes qui avait déjà transporté le premier paquet dans la maison, revenait chercher l'autre.

Comme ses deux complices montés dans l'auto le lui mettaient

Dans un éclair, Marcel venait de reconnaître le visage sans vie de Perrin.

dans les bras, Marcel surgit brusquement devant lui. L'individu surpris fit un pas en arrière. D'un mouvement rapide et violent, Marcel, des deux mains saisit la couverture, l'écarta et poussa un cri. Dans un éclair il venait de reconnaître le visage sans vie de Perrin. Sans lâcher son fardeau l'homme s'était jeté du côté de la porte.

En même temps, les deux autres sautant hors de l'auto s'étaient rués sur Marcel. Dans une poussée furieuse, ils le précipitèrent à l'intérieur de la maison et tous les trois roulèrent sur la dalle du corridor.

Ruant des pieds, détendant ses poings, Marcel se releva et fit face à ses trois adversaires quoique gêné par l'étroitesse et l'obscurité du couloir. D'un seul coup de poing, il écrasa la figure de celui qui se trouvait devant lui et qui tomba à la renverse avec un bruit sourd du crâne qui sembla se fendre sur le sol.

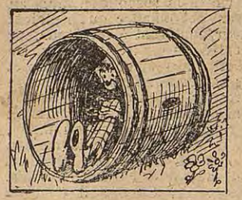
Mais le bandit qui avait jeté derrière la porte le corps de Perrin, dans l'ombre, rampa vers Marcel et sans même que celui-ci l'eût vu approcher lui porta dans les flancs un furieux coup de couteau. Marcel ensanglanté s'écroula à terre.

Sans plus s'occuper de lui, les deux bandits revinrent vers leur complice qui gisait inanimé et tentèrent de le remettre sur ses pieds. Mais le misérable semblait s'être fracassé la tête.

Comme ils essayaient de le porter dans une pièce voisine, ils entendirent le bruit d'une automobile qui s'arrêtait devant la maison. Ils quittèrent le moribond et s'élancèrent vers la porte.

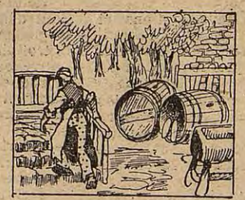
(A suivre.)

LA MAISON DE LAPIPE



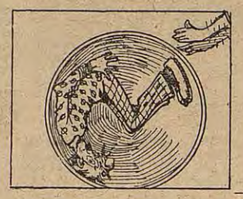
Lapipe, un pauvre diable qui avait le percepteur, les contributions et les propriétaires dans le nez, était à la recherche d'un gîte et se disposait à aller coucher sous les ponts quand un vieux tonneau abandonné se trouvant sur son chemin, il l'adopta aussitôt et à l'instar de Diogène...

... le philosophe, s'en fit un domicile. Or, un jour, tandis qu'il faisait la sieste en rêvassant au fond de sa futaille, un tonnelier qui achetait des fûts d'occasion en criant : « Tonneau ! tonneau ! avez-vous des tonneaux ? » parut à l'horizon de la rue en poussant un tonneau qui ressemblait à celui de Lapipe...

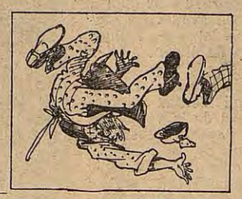


... comme un frère jumeau. Laissant sa futaille à côté de celle qui hospitalisait Lapipe, le tonnelier, qui avait la dalle en pente, entra chez le bistro voisin pour se rincer le cornet avec une chopine d'aramon. Après quoi il prit un picon-curaçao et trois mominettes-citron pour faire passer le goût de l'aramon.

Bref, il lichailla tellement que, lorsqu'il quitta le zinc, il avait les yeux troubles et les guiboles en gélatine. Aussi quelle fut l'immédiate conséquence de cette cuite ? C'est que, naturellement, il se trompa de tonneau et poursuivit son chemin en roulant celui dans lequel reposait Lapipe.



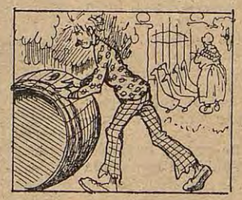
Celui-ci, précisément, venait de céder à une douce somnolence et rêvait que Fallières lui proposait de remplir à l'œil son domicile de Loupillon, pur jus de raisin frais. Le roulement que le marchand de tonneaux lui faisait subir le réveilla en sursaut et en cerceau !



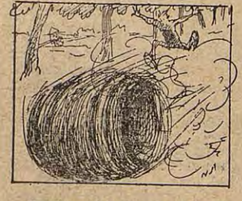
Effaré, il quitta son logis mobile et eng... uirlanda consciencieusement le poivrot qui fut superlativement éclaboussé en voyant un être en chair et en os, mais guère en noce, s'évader de la futaille. Lapipe avait repris son somme si fâcheusement interrompu quand un autre individu...

... tomba en arrêt devant ce tonneau qu'il croyait plein de vin. En même temps il fouilla dans sa poche et se dit : « Chouette ! y a mèche » parce qu'il venait de trouver celle de son vilebrequin. Avec cet outil, sans plus s'épater, il se mit en devoir de faire un trou dans le tonneau...

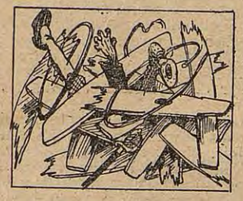
... pour en déguster le contenu. Il avait été bien mal inspiré car, sans qu'il s'en doutât, il endommagea l'anatomie de Lapipe dans la partie la plus charnue de son individu. La mèche du vilebrequin, après avoir traversé la douve du tonneau, initiait son locataire aux désagréables sensations que procure le supplice du pal.



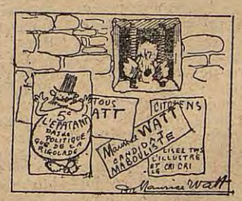
L'infortuné, voyant qu'il lui était impossible de reposer tranquillement et que chacun s'acharnait à troubler son sommeil, quitta sa demeure en maugréant et maudissant les imbéciles qui lui rendaient ce logis inhospitalier, il prit le sage parti de le rouler devant lui et de chercher un endroit où il n'aurait pas à craindre ces ennuis.



Tandis qu'il se faisait ces multiples réflexions, le tonneau et lui étaient parvenus au sommet d'une côte ardue. Lapipe s'était arrêté un instant pour souffler et reprendre haleine, quand il prit fantaisie à la futaille de faire un match de vitesse avec son père adoptif sur l'autre versant de la côte dont la pente était non moins accusée.



Lapipe eut beau ouvrir en grande largeur les branches de son compas guibollatif et accélérer l'allure, il n'était pas de force à lutter avec le tonneau pour qui ce fut un jeu d'enfant de le distancer. Sa vitesse était même devenue si follement vertigineuse qu'il ne put éviter le garde-champêtre de la localité et vint maladroitement buter dans ses jambes et se briser...



... en je ne sais combien de morceaux. Le représentant de l'autorité, croyant à une facétie de la part de Lapipe, appréhenda ce dernier et le gratifia gratuitement d'un logis un peu plus stable que son tonneau, mais que le moderne Diogène ne se souciait pas d'habiter car il lui préférait, malgré les désagréments qu'il y trouvait, l'indépendance de son ex-demeure.

PARIS LA NUIT !

— Si tu crois qu'c'est malin de boucher mon rigolo avec ton blair pour m'empêcher de tirer !

LE CAMBRIOLEUR. — J'savais bien qu'un jour ou l'autre j'finirais par percer !

ORATEURS

— Voui, nout' député, on vous reproche de n'jamais parler à la Chambre, on voué jamais vout' nom à l'*Officiel*.

— Avec ça... tenez, monsieur le Maire, hier encore, en haut de la 2e colonne, vous pouvez lire : *exclamations* à droite... eh bien, *exclamations*, c'était moi...

En poursuivant le capitaine négrier Sharp qui a traîtreusement détruit un vaisseau français et tué son commandant, le fils de ce dernier Jacques de Brévailles et le mousse Alain Mouscot sont fait prisonniers par le roi nègre Mon-Ka-Té, associé de Sharp. Le fils de Mon-Ka-Té, Artuvo, après avoir annoncé aux deux hommes leur supplice prochain, les fait jeter dans un cachot sans air ni lumière, en forme d'entonnoir dans lequel ils ne peuvent se tenir debout ni couchés !

« Alain ? Tu vas mieux, mon enfant ? demanda Jacques de Brévailles sitôt qu'Arturo eut disparu... — Oui, commandant... Mais .. il me semble entendre quelque chose... On vient !... on vient nous délivrer ! » L'officier ne répondit pas. Il colla son oreille contre la paroi de pierre et n'entendit rien. « Le pauvre Mouscot devient fou ! » pensa-t-il amèrement Dix secondes se passèrent : « Vous entendez, commandant ?... On vient ! répéta le jeune mousse. De nouveau, l'officier tendit l'oreille et, cette fois .

... il lui sembla entendre une sorte de faible crissement semblable à celui que produiraient deux pierres frottées l'une contre l'autre ! Ce bruit dura environ deux minutes, puis, de nouveau, ce fut le silence. . Soudain, un choc sourd s'entendit, et une faible lueur, venue d'en haut, éclaira le sinistre entonnoir. En même temps, une voix murmura en français : « Combien êtes-vous de prisonniers ? Quels sont vos noms ! — Deux ! le commandant Jacques de Brévailles et le mousse Alain Mouscot ! fit l'officier français en levant la tête. Mais il ne vit rien.

« Vous voyez, commandant ! Je vous le disais bien... on est venu ! s'écria Alain Mouscot... — Chut ! interrompit la voix... Ne bougez pas ! Je vais venir vous couper vos liens ! » Presqu'aussitôt, une corde serpenta le long des parois de l'entonnoir. Puis, lentement, les pieds, le corps d'un homme blanc vêtu de velours vert, apparurent. . L'inconnu, se tenant d'une main à sa corde, trancha de l'autre les liens retenant les poignets de M. de Brévailles qui était le plus proche de lui. Puis, il tendit à l'officier français le poignard dont il était muni en disant à voix basse :

« Coupez les cordes de vos pieds et celles qui garrottent votre compagnon ! Je vous enverrai ensuite la corde : vous vous y attacherez l'un après l'autre et je vous hisserai : allez vite ! » M. de Brévailles, fou de joie et se demandant si tout ceci n'était pas un rêve, saisit le poignard. Mais, pendant un instant, il craignit de le laisser échapper et de ne pouvoir s'en servir tant ses mains étaient faibles et engourdies Il appela à lui toute son énergie et, se baissant, trancha d'un seul coup les cordes enserrant ses chevilles. Puis il délivra Alain Mouscot qui riait convulsivement.

Pendant ce temps, l'inconnu était sorti de l'entonnoir à la force des poignets. Arrivé sur le rebord, il lança la corde à Jacques de Brévailles qui rapidement, en attacha l'extrémité autour de la ceinture d'Alain. L'inconnu devait être doué d'une force herculéenne, car, avec une rapidité inouïe, il hissa sans arrêt le corps du mousse hors de l'entonnoir et le déposa sur le roc. Il renvoya la corde, et, de la même façon, fit sortir M. de Brévailles. Ce dernier, à peine hors de l'entonnoir, saisit les mains de l'inconnu : « Monsieur, dit-il, vous êtes... — Chut ! fit l'homme en se dégageant : nous causerons plus tard !.. Mon-Ka-Té, ou son digne fils, peuvent venir d'un moment à l'autre... — Pouvez-vous marcher, demanda-t-il ?

Oui ! firent à la fois Jacques de Brévailles et Alain Mouscot, à qui l'espoir de la liberté avait rendu des forces. — Suivez-moi, alors ?» Et l'inconnu, ayant passé la corde salvatrice en bandoulière, saisit une lanterne sourde posée sur le sol et se mit en marche vers le couloir par lequel Alain et M. de Brévailles avaient été amenés à la « fosse aux rebelles ». Suivi des deux Français, il embouche ce couloir, mais n'alla pas jusqu'au bout. Dix mètres plus loin, une ouverture ronde était percée dans le roc ! L'inconnu la dépassa et, la désignant à M. de Brévailles et à Alain Mouscot, murmura : « Passez là-dedans ! Vite ! » Les deux hommes obéirent. Derrière eux, l'inconnu s'engagea...

... dans l'étroit passage Puis, posant sa lanterne sur le sol, il s'arc bouta contre un quartier de roc qu'il repoussa dans l'entrée du souterrain à laquelle il s'adapta exactement ! « Là ! dit l'homme... Nous voici, pour le moment, hors de l'atteinte de Sa Majesté Mon-Ka-Té ! Suivez-moi ! » Et l'inconnu, passant devant les deux hommes, se remit en marche. « Mais qui êtes-vous, Monsieur ? » demanda Jacques de Brévailles en emboîtant le pas à l'inconnu. « Pierre de Cervin, monsieur ! ancien ingénieur de sa Majesté Louis Seizième, roi de France, ancien délégué aux armées de la République Française... architecte-forcé...

« ... de Sa Très noble Majesté Mon-Ka-Té roi d'Ebène '... Mais venez, messieurs, nous parlerons de tout ceci plus tard ! » Et M. de Cervin, sans attendre de réponse, hâta le pas. Les trois hommes franchirent ainsi plus de deux cents mètres dans l'étroit boyau et enfin arrivèrent devant un puits. M. de Cervin déplaça une pierre posée près de l'orifice et mit à découvert un anneau de fer, solidement scellé dans le roc, après lequel il fixa la corde qu'il portait en bandoulière : « Je descends le premier ! dit-il : vous vous laisserez glisser derrière moi sitôt que vous m'entendrez siffler ! Le dernier emportera la lanterne ! — Parfait ! » répondit M. de Brévailles.

Pierre de Cervin, tranquillement, se baissa, empoigna la corde et disparut dans l'orifice béant. Peu après, un sifflement résonna. « A ton tour ! fit M. de Brévailles au mousse. — Oh ! commandant ! après vous ! — Obéis, gamin ! » Alain Mouscot se laissa glisser le long de la corde, et, après une descente d'environ douze mètres, arriva sur un sol de sable. Il lâcha la corde. Pierre de Cervin qui était là, siffla. Presque aussitôt, M. de Brévailles, tenant sa lanterne entre ses dents, apparut et Pierre de Cervin...

... alors, secoua la corde. Il l'avait sans doute attachée par un dispositif spécial, car elle se défit, et tomba aux pieds de l'ancien ingénieur royal. Les fugitifs, cependant, regardaient autour d'eux. Ils étaient dans une vaste grotte parsemée de stalactites et de stalagmites en cristal de roche dont les facettes brillaient à la lueur de la lanterne. Mais, M. de Cervin ne leur laissa pas le temps d'admirer plus longtemps cette merveilleuse caverne, car, ayant ramassé sa lanterne et enroulé sa corde autour de ses reins, il se remit en marche. « Mais, monsieur, fit Alain Mouscot, toujours curieux, puisque vous avez détaché la corde, comment ferez-vous pour remonter ? — Je passerai par un autre...

... chemin ! » dit l'ancien ingénieur royal. Les trois hommes, ayant traversé la grotte, arrivèrent devant un nouveau souterrain, à peine long d'environ dix mètres, qu'ils franchirent rapidement. M. de Cervin s'arrêta. Les deux fugitifs l'imitèrent et ne purent retenir un cri d'admiration. Ils se trouvaient dans une haute grotte, dont tout un des côtés était barré par une chute d'eau dont le grondement assourdissait la voix. Sur le sol de sable, des chaises, des bancs tes, des armoires étaient disposées au bord d'un petit ruisselet dont l'eau limpide allait se perdre dans le torrent. M. de Cervin éteignit sa lanterne.

Mais la phosphorence de l'eau était telle qu'elle suffisait à éclairer l'immense caverne ! « Messieurs ! fit l'ancien ingénieur royal, vous voici présentement chez moi et en complète sûreté. Vous languissez, je le comprends, de savoir comment et pourquoi je vous ai délivrés... Prenez patience ! Vous allez manger et vous reposer, d'abord ! Je satisferai ensuite votre curiosité ! » M. de Brévailles et Alain Mouscot comprirent toute la justesse de cette observation. Maintenant qu'ils étaient hors d'atteinte, ils sentaient la fatigue, la faim et la soif les étreindre. Ils se laissèrent tomber chacun dans un fauteuil de rotin

M. de Cervin courut vers une armoire. Il en sortit une gargoulette pleine d'eau fraîche et un plat de terre rempli d'une bouillie blanche « Mangez, mes chers hôtes ! » Alain et M. de Brévailles se levèrent pesamment et allèrent s'attabler devant ce rudimentaire repas. M. de Cervin courut vers une anfractuosité de la grotte, et en revint avec un petit jambon Il le déposa devant M. de Brévailles et, tendant un poignard à l'officier, il dit en souriant : « Voici du jambon de singe : je le prépare moi-même.»

« Il est excellent ! » M. de Brévailles ne répondit pas : ses yeux étaient fixés sur Alain Mouscot : le mousse avait saisi la gargoulette et buvait avidement. Quand il eut fini, il la posa sur la table, et, apercevant M. de Brévailles, rougit : « Oh ! commandant ! je vous demande pardon !... Mais j'avais si soif ! — Tu as bien fait, mon garçon ! Mange, maintenant ! » Et M. de Brévailles, se désaltéra à son tour. M. de Cervin s'était assis. C'était un homme paraissant cinquante ans, maigre, basané, énergique.

M. de Brévailles et Alain s'étant restaurés, sur les indications de leur sauveur, se traînèrent jusqu'à un tas d'herbes sèches disposé sur le sable où ils se laissèrent tomber. Peu après, ils ronflaient. M. de Brévailles se réveilla le premier et aperçut M. de Cervin qui, assis sur une chaise, le regardait en souriant « Vous avez bien dormi ? demanda l'ancien ingénieur du roi. — Mais oui ! — Savez-vous combien de temps a duré votre sommeil ? Non ? Tout simplement trente-deux heures ! »

« Trente-deux heures ! » s'exclama l'officier. Réveillé par la voix de M. de Brévailles, Alain Mouscot, à son tour, se dressa, il se frotta les yeux et s'écria : « Quoi ? Qu'y-a-t-il ? — Rien, mon garçon ! fit M. de Cervin... Messieurs, vous devez de nouveau avoir faim : nous allons déjeuner ensemble, car il est sept heures du matin ! Tout en mangeant je vous raconterai mon histoire, et vous, la vôtre, si vous le voulez bien ! — Mais, naturellement ! fit M. de Brévailles en se levant. »

(A suivre.)

Quelques années après la découverte des premiers gisements aurifères en Australie, s'élevait dans la province de Queensland un camp de mineurs connu sous le nom de camp des Roches-Noires.

Ils étaient là deux cents individus environ appartenant à toutes les nationalités, se livrant au dur travail de l'extraction de l'or dans les claims et menant au milieu de ce pays sauvage une existence rude et laborieuse. Quelques Chinois, trop pauvres pour acheter du terrain aurifère, se contentaient même de rechercher les paillettes du précieux métal oubliées dans les boues extraites des exploitations ou que charriait l'eau d'un ruisselet passant non loin du camp. Celui-ci, misérable amas de huttes, avait été entouré d'une palissade destinée à le protéger contre les attaques des bandits qui, en grand nombre, infestaient les plaines environnantes, à l'affût de quelque mauvais coup à tenter sur des mineurs assez imprudents pour se risquer isolément loin des habitations. Inutile de dire qu'au camp des Roches-Noires, chacun se défiait de son voisin et ne quittait pas le revolver qui est, on pourrait presque l'affirmer, l'objet le plus nécessaire aux chercheurs d'or. Au centre du misérable village s'élevait une construction plus vaste que les autres, faite de troncs d'arbres non écorcés. C'est là qu'un Américain du nom de Bill Stones, avait ouvert une sorte de cabaret où chaque soir les mineurs venaient boire et perdre au jeu une partie de leur gain du jour.

Or, ce soir-là, tous les habitants du camp se trouvaient réunis dans la grande salle de l'établissement que Bill dénommait pompeusement : bar de l'Univers. A travers un nuage épais de fumée s'échappant des pipes et que ne parvenait pas à percer complètement la lueur clignotante de deux lampes pendues au plafond, on apercevait les mineurs au rude visage, presque tous vêtus de chemises rouges et chaussés de lourdes bottes, attablés devant des tables grossières tandis que Bill, colosse au poil roux et aux petits yeux malicieux flanquant un nez de fouine, s'empressait à servir les buveurs.

— Eh bien, Bille Stones, marchand de mort violente, s'écria l'un des mineurs en arrêtant le tenancier, combien de pépites d'or enverras-tu demain par le fourgon à la ville ?

— En effet, chaque trimestre, un fourgon solidement cadenassé allait porter à Queenstown, la principale ville de la province, l'or recueilli aux Roches-Noires et qui était ainsi mis en sûreté dans une banque où chaque mineur pouvait aller retirer sa part quand il le désirait. Une troupe de vingt hommes solides et bien armés, choisis au sort, escortaient le précieux fourgon ; le lendemain donc, devait avoir lieu le départ trimestriel.

— Ma foi, Mac-Kirby, répliqua Bill à l'indiscret questionneur, tu es bien curieux, ce me semble...

— Je ne suis pas le seul. Vois. A part les quatre hommes de garde de nuit autour du fourgon nous sommes tous ici afin d'admirer les merveilleux tours que doit exécuter ce singe de Dolring.

— Il devrait bien se dépêcher de commencer, grogna un vieux mineur.

— Il n'attendait que ta réclamation, Clintoc, railla Mac-Kirby.

Et le mineur indiquait un petit homme qui venait de s'élancer sur deux tables réunies en forme d'estrade. Des hourrahs saluèrent cette apparition.

— Qu'as-tu fait de ton frère Harry ? cria Clintoc.

— Il viendra tout à l'heure, fit Bob Dolring en grimaçant affreusement, à la grande joie de l'assistance.

Trois jours auparavant, le petit Bob Dolring et son frère, le colossal Harry, étaient arrivés aux Roches-Noires où nul ne les connaissait. Ils avaient annoncé pour ce soir une grande représentation de prestidigitation et d'acrobatie, à laquelle les chercheurs d'or, avides de distractions, n'avaient pas manqué de se rendre. D'un regard singulièrement aiguisé, Bob, nain difforme et velu, embrassa la salle. Vers la droite s'ouvrait la grande porte massive y donnant accès.

— Fermez-la ! cria le nain.

On obéit aussitôt. L'unique vasistas à peine large d'un demi-yard, placé au-dessus de l'estrade, demeura donc seul ouvert pour aérer l'immense hutte.

— Commencera !

— Commencera pas ! hurlèrent des voix impatientes.

— Voilà... voilà ! fit tranquillement le petit homme.

Et, tirant de sa ceinture deux poignards aux longues lames triangulaires, il se mit à jongler avec une adresse véritablement remarquable ; les armes meurtrières lancées d'une main preste, montaient, décrivant dans l'air des spirales compliquées. Semblables à deux serpents en colère, elles voltigeaient en sifflant. Bondissant à droite et à gauche, Bob les saisissait au vol, leur faisant décrire sans cesse de nouvelles paraboles. Ensuite, il les projeta horizontalement autour de sa tête et en sens inverse si bien que les poignards tournant autour de son crâne, faisaient au nain une auréole d'éclairs.

— Bravo ! cria Mac-Kirby enthousiasmé.

Des cris frénétiques d'admiration exprimèrent la joie des chercheurs d'or.

— J'ai mieux que ça à vous faire voir, dit Bob sans s'interrompre, mais par grâce, un peu de silence, gentlemen.

Intéressés, les mineurs se turent.

Maintenant le nain lançait et recevait ses poignards d'une seule main, ensuite ce fut avec trois doigts, puis avec deux et finalement son index imprima, seul, aux lames aiguës et étincelantes, leur vertigineux mouvement de rotation.

Au milieu du silence profond qui s'était fait, on entendait distinctement le doigt osseux du nain frapper à petits coups secs le manche des poignards en mouvement. Puis, sans les arrêter, Bob s'agenouilla. Lentement, son buste s'inclina en arrière et à l'instant où son crâne vint toucher le plancher de l'estrade, les poignards s'enfonçant à droite et à gauche dans le bois, lui emboîtèrent étroitement la tête.

Alors, ce fut du délire. Les hourrahs, les applaudissements, les vociférations de toutes sortes emplissaient la salle d'un tumulte effroyable.

— Le petit homme est le diable ! criait Clintoc. Seul, Satan peut s'amuser à un pareil jeu.

— Laisse donc, vieux grognon, répliquait le joyeux Mac-Kirby, ce brave Bob est un gaillard adroit qui n'a pas son pareil !

Les chercheurs d'or s'étaient levés et tous entouraient en le félicitant le prestidigitateur. Celui-ci qui s'était redressé, agita la main, indiquant ainsi qu'il voulait parler.

Aussitôt, tout bruit cessa.

— Camarades, nasilla le nain, êtes-vous satisfaits ?

— Oui... oui ! clamèrent les assistants. Hourrah, pour Bob Dolring, le petit homme !

— Eh bien, continua celui-ci, regagnez vos places. Je vais vous faire voir un tour qui vous stupéfiera, j'en suis certain.

Les mineurs ne se le firent pas dire deux fois. Ce Bob était vraiment extraordinaire. Dès que le calme fut rétabli, le jongleur tirant de sa ceinture deux revolvers de fort calibre commanda :

— Attention !

Puis il tendit ses mains armées vers chaque extrémité de la salle et pressa la détente. Les deux détonations n'en firent qu'une et les lampes qui éclairaient le hall volèrent en éclats.

Au même instant la voix de Bob s'éleva dans l'obscurité.

— Camarades, mon frère Harry a placé derrière la seule porte d'entrée de cette salle, des cartouches de dynamite qui détoneront et vous pulvériseront si vous essayez d'ouvrir. Quant à moi, je file, et vous défie de me suivre !

Un sourd claquement de bois résonna lugubrement, annonçant que le lourd volet plein, obturant le vasistas placé au-dessus de l'estrade, venait de retomber et un bruit de cadenas qu'on verrouille à triple tour, apprit aux mineurs que cette issue leur était fermée.

A la stupeur que leur avait causé cette scène rapide, succéda une formidable explosion de rage.

Les chercheurs d'or se sentaient pris en cette salle comme dans un piège. Au milieu de l'obscurité, ils couraient, se bousculaient en jurant.

Soudain, la voix de Clintoc retentit, dominant le vacarme :

— Et le fourgon chargé d'or ? Ce drôle va s'en emparer.

Tous comprirent le danger. Malgré les quatre hommes préposés à sa garde, il serait facile à un bandit tel que Bob aidé par son frère Harry demeuré sans doute au dehors pour préparer le coup de main, il serait facile à Bob d'enlever le précieux fourgon, les chevaux ne manquant pas dans le camp. Cette pensée acheva d'exaspérer les chercheurs d'or.

Mais se souvenant des paroles du terrible nain, aucun n'osait ouvrir la porte, craignant de déterminer une explosion. Enfin, Bill Stones ayant découvert une chandelle, on put se reconnaître. Des mineurs essayèrent alors d'enfoncer le volet du vasistas. Mais, outre que celui-ci eût été trop étroit pour livrer passage à un homme de corpulence moyenne, le panneau de bois qui le recouvrait solidement assujetti à l'extérieur, résista à tous les efforts.

— Nous sommes volés ! rugit Bill Stones désespéré. Quant à enfoncer les murailles, c'eût été folie d'y songer. Plusieurs heures de travail eussent été nécessaires pour pratiquer une ouverture suffisante entre les troncs d'arbres les composant et, pendant ce temps, les bandits et leur butin prendraient une avance considérable.

— Que faire ? se demandaient les mineurs.

Tout à coup, Mac-Kirby armé d'une lourde hache s'élança vers Bill Stones.

— Prête-moi tes épaules et ta chandelle, dit-il au colosse.

Avant que celui-ci ait compris, Mac-Kirby lui avait sauté sur le dos. Ainsi dressé, le mineur atteignait la toiture qu'il examina soigneusement.

— J'ai trouvé ! s'exclama-t-il.

Souvent, durant les torrentielles pluies d'automne, Mac-Kirby avait remarqué que l'eau filtrait à travers la toiture du bar de l'Univers. Donc, elle était en mauvais état. En effet, le hardi compagnon venait de découvrir qu'un des madriers formant ce toit rudimentaire était complètement pourri.

Quelques vigoureux coups de hache suffirent pour pratiquer un large trou par lequel Mac-Kirby suivi de ses camarades s'élança au dehors. Tous coururent à la remise du fourgon. Elle était vide, les quatre gardiens gisaient à terre poignardés, et un flacon d'eau-de-vie tombé dans un coin indiquait qu'ils s'étaient enivrés.

— A cheval ! cria Clintoc.

Cinq minutes plus tard, tous les mineurs galopaient ventre à terre sur la piste des brigands, que les roues du fourgon avaient profondément creusé dans le sol mou et détrempé par la pluie tombée l'avant-veille.

Ils parvinrent ainsi sur les bords de la rivière d'Honahœy qui, descendant des montagnes voisines coupait la plaine dans toute sa longueur ; la rivière, enflée par les pluies récentes, coulait à pleins bords.

— Courons au gué ! s'écria Mac-Kirby, peut-être grâce à la crue les coquins n'ont-ils pu le franchir.

Tous s'élancèrent en avant, quelques instants plus tard, ils pouvaient apercevoir le fourgon enlisé au milieu de l'Honahœy. Harry et Bob Bolring à cheval frappaient à tour de bras les malheureux animaux attelés au chariot sans parvenir à les faire démarrer. Déjà, sur la rive opposée, une dizaine de bandits complices des deux misérables, accouraient pour leur prêter main-forte.

— Ils sont à nous ! rugit Clintoc.

Les mineurs poussèrent une clameur de triomphe. De nombreux coups de carabine éclatèrent, et les balles sifflèrent autour des deux voleurs : l'une d'elles frappant Harry le renversa dans la rivière qui emporta son corps. Ce que voyant, Bob, comprenant que la partie était perdue, s'élança vers ses amis abandonnant le chariot.

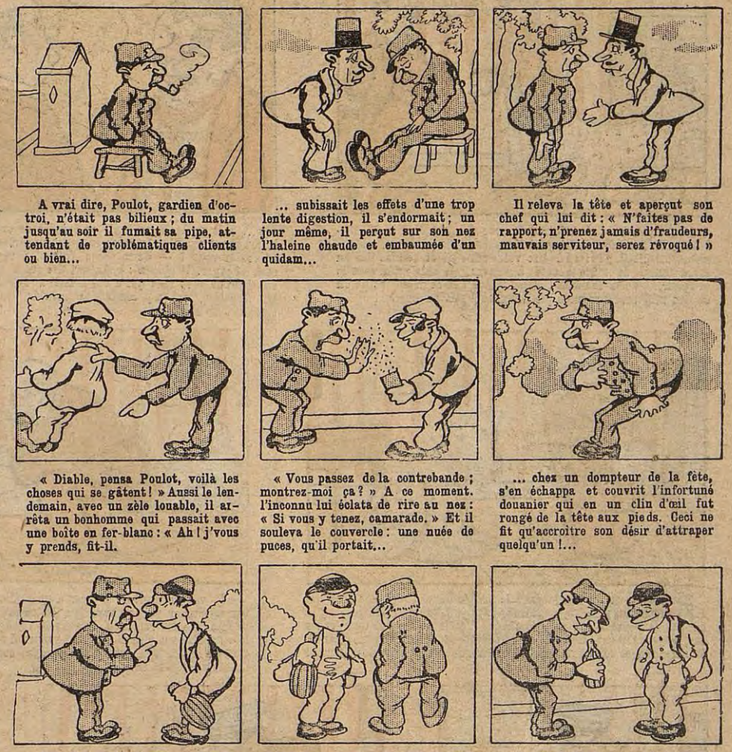
Mais, d'un coup de carabine, Mac-Kirby l'envoya rejoindre son complice, le nain disparut dans un tourbillon d'écume sanglante.

— Justice est faite ! dit le chercheur d'or en abaissant son arme.

Quant aux brigands, accourus trop tard pour secourir leurs complices, ils s'enfuyaient au loin. Une heure après, le fourgon rentrait aux Roches-Noires, où jamais plus les mineurs n'eurent la fantaisie d'aller au spectacle.

PAUL DARCY.

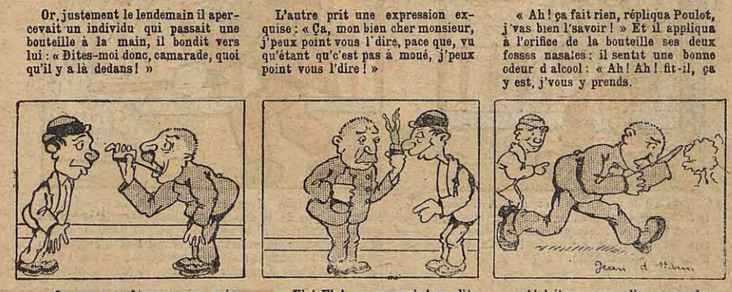
POUVRE POULOT



A vrai dire, Poulot, gardien d'octroi, n'était pas bilieux ; du matin jusqu'au soir il fumait sa pipe, attendant de problématiques clients ou bien...

... subissait les effets d'une trop lente digestion, il s'endormait ; un jour même, il perçut sur son nez l'haleine chaude et embaumée d'un quidam...

Il releva la tête et aperçut son chef qui lui dit : « N'faites pas de rapport, n'prenez jamais d'fraudeurs, mauvais servitseur, serez révoqué ! »



« Diable, pensa Poulot, voilà les choses qui se gâtent ! » Aussi le lendemain, avec un zèle louable, il arrêta un bonhomme qui passait avec une boîte en fer-blanc : « Ah ! j'vous y prends, fit-il.

« Vous passez de la contrebande ; montrez-moi ça ? » A ce moment. l'inconnu lui éclata de rire au nez : « Si vous y tenez, camarade, » Et il souleva le couvercle : une nuée de puces, qu'il portait...

... chez un dompteur de la fête, s'en échappa et couvrit l'infortuné douanier qui en un clin d'œil fut rongé de la tête aux pieds. Ceci ne fit qu'accroître son désir d'attraper quelqu'un !...

Or, justement le lendemain il aperçevait un individu qui passait une bouteille à la main, il bondit vers lui : « Dites-moi donc, camarade, quoi qu'il y a là dedans ! »

L'autre prit une expression exquise : « Ça, mon bien cher monsieur, j'peux point vous l'dire, pace que, vu qu'étant qu'c'est pas à moué, j'peux point vous l'dire ! »

« Ah ! ça fait rien, répliqua Poulot, j'vas bien l'savoir ! » Et il appliqua à l'orifice de la bouteille ses deux fosses nasales : il sentit une bonne odeur d alcool : « Ah ! Ah ! fit-il, ça y est, j'vous y prends.

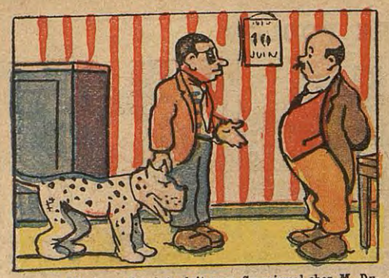
« On va y goûter un peu, voire de quelle année ?... » Et il se versa dans le gobelet traditionnel une forte rasade qu'il dégusta en faisant claquer violemment sa langue contre son palais.

« Eh ! Eh ! pas mauvais ! se dit-il, on va rebiffer ! » Mais en même temps que le liquide coulait, une espèce de bête vint tomber dans le gobelet. Poulot ouvrit des yeux ahuris... « Non ! mais... quoi qu'c'est ça...

« Ah ! j'vas vous dire, mon bon monsieur, maintenant j'vois c'que c'est : c'est mon patron, qui fait conserver dans l'alcool des rats à qui qu'il a fichu l'choléra ! c'est pour des espériences ! ! » Poulot n'en écouta pas davantage et courut rentrer aux water les souffrances de son cœur.

DEMANDEZ TOUS LES DIMANCHES :
LES ROMANS DE LA JEUNESSE
Le Numéro : 5 Centimes.

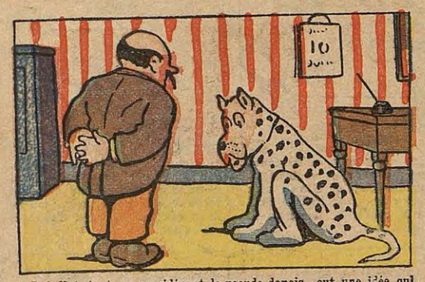
LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS (Suite.)



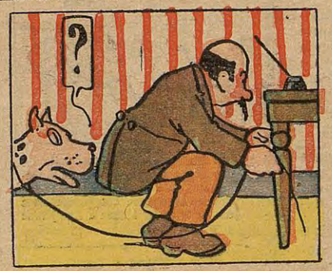
Quand Filochard fut introduit avec Croquignol chez M. Duballot, il fut reçu par l'agent de change en personne. « Monsieur, lui dit-il, je viens de lire votre annonce et comme j'ai un chien danois de toute beauté à vendre, je suis venu vous le proposer... Voilà le cabot ! Vous voyez que ce n'est point un de ces minuscules roquets que l'on peut porter au choix...

« ... soit en breloque, soit en épingle de cravate. » M. Duballot ayant examiné le chien en question demanda : « Combien en voulez-vous ? — Deux cents francs, » répondit Filochard sans bégayer. Il ajouta : « Autant dire que c'est donné car c'est un chien de pure race qui a été primé à l'exposition canine. » M. Duballot, qui n'y connaissait rien du tout, coupa dans le boniment du vendeur...

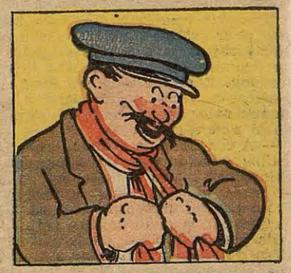
... et fit l'acquisition de l'animal. Filochard ayant empoché les deux billets bleus quitta l'agent de change ravi de son emplette et laissa Croquignol dans le bureau de son nouveau maître.



Duballot, tout en considérant le pseudo-danois, eut une idée qui lui sembla tout simplement mirobolante. « Le dernier chien que j'ai acheté, convenai-t-il, était trop doux C'était un vrai mouton et les cambrioleurs n'ont éprouvé aucune difficulté pour l'apprivoiser et l'emmener avec eux Avec celui-ci, ce sera une autre paire de manches !

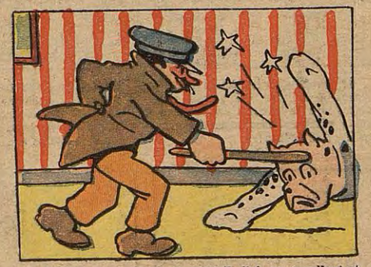


« Je vais le dresser de façon à ce qu'il ne se laisse pas approcher par ces bandits s'il s'en présente. » A l'appui de cette réflexion, l'agent de change attacha le « danois » au pied de son bureau en lui recommandant de rester bien tranquille pendant son absence. Ceci fait, il pénétra...



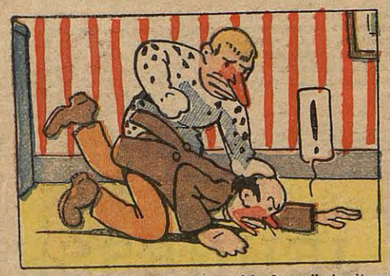
... dans un cabinet situé à côté de la pièce où il se trouvait et décrocha la casquette ainsi que le foulard de son garçon de bureau. Il mit cette coiffure usagée sur sa tête, noua « à la flan » le foulard autour de son cou puis, ayant relevé...

... le col de sa jaquette et s'étant donné, autant qu'il était possible, l'air d'un apache, il s'arma d'une trique qui trainait dans un coin et s'approcha à pas de loup du chien accroupi près de la table.

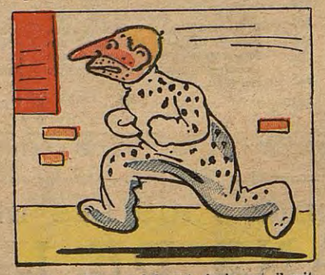


« Attends, mon vieux, ricanait-il, j'ai un excellent et radical moyen de te dresser en t'inculquant la haine des apaches, cambrioleurs et autres coquins de même acabit. » Brandissant alor sa matraque, il se mit à administrer une magistrale bastonnade au malheureux cabot qui était bien loin de s'attendre à pareille correction, et pour montrer...

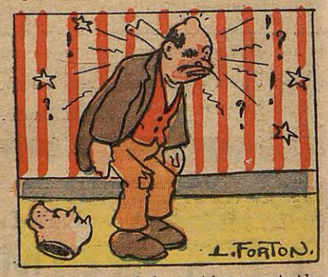
... qu'il n'appréciait pas du tout cette méthode de dressage, d'un bond terrible il se leva et ouvrant une gueule menaçante il se précipita sur M. Duballot, entrainant avec lui le bureau et tout ce qui se trouvait dessus. Encrier, dossiers, plumiers, presse-papier, etc., tout fut projeté à travers le piece. Quant à l'agent de change qui venait de recevoir...



...un phénoménal coup de patte en pleine figure, il n'avait pas eu le temps de voir ce qui lui arrivait. Etourdi et à moitié aveuglé par la violence du coup, il s'était affalé tout de son long sur le parquet. Croquignol qui avait sur le cœur et dans les côtes les coups de matraque de ce dresseur modern-style en profita pour lui faire encaisser à son tour...



... une pâtée grand format. Après quoi, il prit la fuite, emportant comme souvenir le portefeuille de M. Dubullot qui était tombé de sa poche au cours de cet énergique massage. « Au diable soit le rôle de cabot ! » grommelait Croquignol dont la personne se ressentait des coups de matraque qu'il avait reçus. Au bout d'un moment Duballot revint à lui.

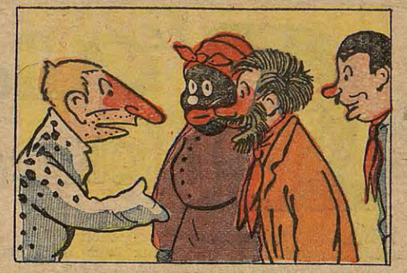


Il avait l'œil poché, des meurtrissures par tout le corps ; ses vêtements étaient en loques et il ne se rappelait plus ce qui s'était passé. En cherchant son chien, il ne trouva que la tête en carton oubliée par Croquignol et cette découverte acheva d'embrouiller la troublante énigme dont l'infortuné agent de change renonça à trouver la clé.

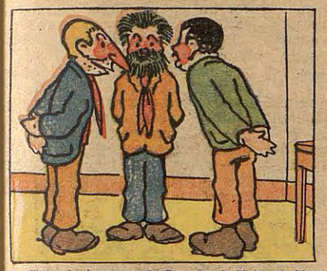
LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS (Suite.)

Attablés tranquillement chez eux, Ribouldingue, Filochard et Manounou attendaient les événements en vidant quelques litres à la santé de l'absent. Filochard avait réussi à vendre à Duballot le danois-Croquignol mais ce dernier ne pouvant opérer qu'après le départ de l'agent de change, il ne fallait pas espérer son retour avant la nuit. « Comment, te v'là déjà ? s'étonna le trio...

... en voyant Croquignol s'amener une heure à peine après le départ de Filochard. « Ben, quoi donc ? C'est-y qu'ça n'aurait pas biché ? s'inquiétait Ribouldingue. Pour que tu rappliques de si bonne heure, m'est avis qu'il a dû t'arriver quelque chose de pas ordinaire ! »

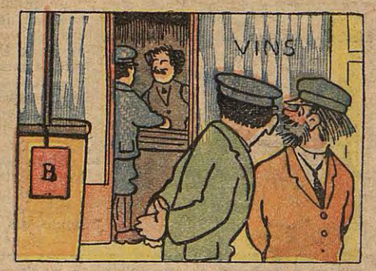


« C'est-à-dire, ronchonna Croquignol après avoir vidé d'un trait une chopine, que je ne marche plus pour faire les clebs. Y a trop d'imprévu à la clé ! » Il raconta ce qui s'était passé entre lui et Duballot. Ribouldingue et Filochard se gondolaient en l'écoutant. « Enfin, résuma ce dernier, c'est encore heureux que tu aies pu lui « faire » son portefeuille... ça sera toujours une compensation. »

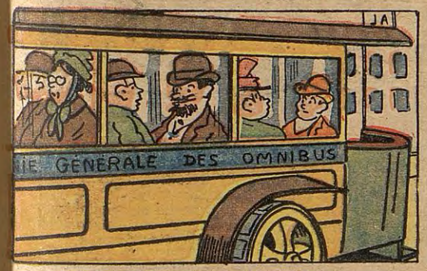


« Tu parles ! approuvait Croquignol. Si je sais bien compter, les trois fafiots de cent balles du portefeuille avec les deux refilés à Filochard pour mon prix d'achat, ça doit faire vingt-cinq louis ! C'est une bonne journée et un capital dont on pourra tirer parti. Mais cherchons une combine où je n'aurais pas besoin de faire le cabot. »

Après avoir mis laborieusement leurs méninges à contribution, les trois amis quittèrent le lendemain leur domicile, uniformément coiffés de casquettes bleues vaguement galonnées d'argent. D'un commun accord ils se dirigèrent vers une des principales stations d'autobus et se mirent à rôder aux alentours.

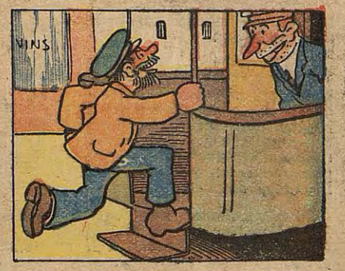


Filochard, qui avait l'œil américain, s'était aperçu que le chauffeur et le conducteur d'une des voitures qui se trouvaient en station étaient absorbés par une partie de zanzi sur le zinc du troquet d'en face et à voix basse il confia à ses deux associés et complices : « Eh ! ah ! les aminches, je crois que...

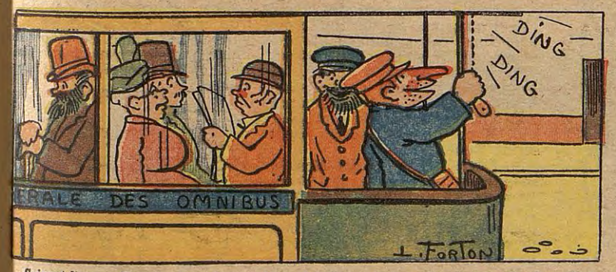


« ... c'est le moment de profiter de l'occase... V'là justement des gonciers qui s'installent dans la chignolle ! Pas d'hésitation et au p'tit bonheur ! Vous y êtes ? Gy ! allons-y en douce et payons-nous de culot. . C'est toujours le culot qui nous a servis dans toutes nos entreprises... N'y a pas d'pétard... hop là !... » D'un bond, Filochard avait sauté sur le siège du wattman et mettait la main au volant de l'autobus,

Ribouldingue, suivant le rôle assigné d'avance à chacun s'était chargé de mettre le moteur en marche. Après avoir tourné la manivelle, sans éveiller l'attention des employés de la compagnie qui discutaient sur un coup de dés douteux, il s'empressa de venir...



... rejoindre sur la plate-forme son ami Croquignol à qui on avait assigné les fonctions de conducteur. L'autobus démarrait en douce et les joueurs de zanzibar étaient à cent lieues de supposer que des types seraient assez audacieux pour subtiliser un pareil véhicule à leur nez et à leur barbe.



Suivant l'usage, Croquignol, conducteur improvisé, tira à trois reprises la sonnette, ding, ding, ding ! afin de faire savoir au wattman que sa voiture était au complet et qu'il pouvait brûler sans crainte les arrêts facultatifs. Aussitôt, et comme s'il n'avait attendu que ce signal, l'autobus fila à toute vitesse, emportant les voyageurs et les Pieds-Nickelés. Puis, savamment piloté par Filochard, il disparut bientôt au milieu de la circulation. Vous jugez ce que fut la stupéfaction du véritable wattman et de son conducteur quand, ayant terminé leur parti de « zanzi », ils s'apprêtèrent à...

... monter dans leur voiture et n'eurent que la triste surprise de constater sa disparition. « C'est phénoménal, déconcertant et diabolique ! vociférait le chauffeur. Qui donc a eu le culot de subtiliser notre bagnole ? » Les deux employés consternés eurent beau chercher partout, même dans la cave du bistro, il leur fut impossible, et pour cause, de retrouver le véhicule disparu d'une façon si mystérieuse. *(A suivre.)*

Le Guide Mondain.

Bouteillon, après avoir longtemps louvoyé, nagé entre deux eaux, et côtoyé la correctionnelle, venait de trouver un nouveau métier qui, espérait-il, allait lui permettre de vivre honnêtement. Il embrassait la profession de guide mondain pour les jeunes étrangers en vadrouille. Il commença une tournée dans les hôtels afin de se faire connaître. Il s'était anobli pour la circonstance et

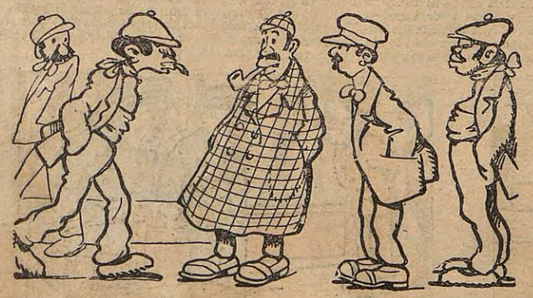
laissait de nombreuses cartes ainsi libellées :

GAËTAN DE BOUTEILLON

ancien attaché aux tournées des grands-ducs, connaissant son Paris ancien et moderne sur le bout des ongles, s'offre comme cicerone aux étrangers à des prix les plus modérés. S'adresser Poste Restante, etc., etc..

Pour amadouer les logeurs, Bouteillon leur signait un papier par lequel il s'engageait à leur verser 25 % sur les bénéfices.

Notre homme, comme bien vous



pensez, s'était leurré infiniment, car, bien avant lui, des types à la coule, qui rêvaient d'une position sociale où l'on pût gagner la forte somme sans se donner du mal et tout en ribouldinguant, avaient eu l'idée de faire le même métier. Les résultats avaient été nuls ou à peu près.

Cependant, après avoir longtemps attendu, Bouteillon trouva un client. C'était un jeune Anglais de vingt-cinq ans, bête comme un troupeau d'oies et naïf comme un enfant qui suce encore le lait de sa nourrice.

— Monsieur, lui dit l'Anglais avec un accent des plus prononcés, je voudrais visiter les bas-fonds de Paris, mais tout ce qu'il y a de bas en fait de fonds.

— A votre disposition, monsieur, répondit Bouteillon. Quand désirez-vous commencer?

— Dès maintenant.

— Très bien.

Alors Bouteillon l'emmena visiter les catacombes.

Quand cette visite fut terminée, l'Anglais, qui faisait un peu la moue, dit à son guide :

— Monsieur, je crois bien que je me suis mal fait comprendre, je ne disais pas que je voulais voir les dessous de la capitale, mais les bas-fonds, vous savez bien, les bas-fonds, où l'on voit des gens tatoués qui parlent argot.

— Ah! très bien, nous ne nous comprenions pas...

Alors Bouteillon emmena l'Anglais visiter les lieux les plus mal famés de Belleville. Tous deux s'attardèrent dans des bouis-bouis et des bals-musettes où l'on entre bien portant, mais d'où il n'est pas rare de sortir criblé de trous comme une écumoire.

L'Anglais paraissait enchanté. Il dit à Bouteillon :

— Merci, gentleman, je peux me passer de vos services.

— Comment, déjà? riposta Bouteillon qui espérait avoir la clientèle de l'Anglais pendant quelques jours.

— Oui, ça me suffit. Allons terminer la soirée dans un music-hall.

Alors, Bouteillon, furieux que l'Anglais manifestât le désir de le lâcher si vite, emmena son client dans le plus ignoble café-concert qu'il pût trouver. Et, dans toutes les explications que lui demandait l'Anglais, il induisait ce dernier en erreur :

— Que signifie donc « bis, bis » que j'entends crier aux artistes.

— Bis, répondit Bouteillon, c'est la manière la plus significative de manifester en français sa surprise, sa joie ou son mécontentement, répondit le perfide Bouteillon.

Et quand ils sortirent de l'établissement après l'audition de deux ou trois chansons :

— J'ai un dernier service à vous demander, dit l'Anglais. Désirant faire un compliment à la demoiselle de mon logeur que je serais heureux d'épouser, voudriez-vous me tourner quelques phrases choisies que j'apprendrais par cœur?

Alors, Bouteillon serina malicieusement au pauvre diable une sorte de déclaration stupide émaillée d'expressions triviales et argotiques que l'autre répétait avec une confiante sérénité.

Dix heures sonnaient. L'Anglais régla les services de Bouteillon et tous deux se séparèrent.

Or, l'Anglais venait à peine de faire cinquante pas, qu'à la hauteur du boulevard Richard-Lenoir, il fut témoin d'une rixe entre deux individus, lesquels se boxaient avec une certaine rage.

— Bis, bis! s'écria l'Anglais, croyant manifester sa surprise.

Immédiatement, les deux adversaires, jugeant l'excitation par trop ironique, fondirent sur l'étranger qui ne dut qu'à l'élasticité de ses jarrets de ne pas être mis en pièces. Néanmoins, il eut son chapeau défoncé et l'œil au beurre noir.

— Quels gens susceptibles que ces Français! se disait-il avec amertume, pour une simple exclamation, ils vous écharperaient.

Quand il arriva à l'hôtel, il s'approcha de celle dont il voulait demander la main, et, malgré son œil tuméfié, répéta mot pour mot le compliment que lui avait serini Bouteillon.

— Mademoiselle, vous êtes la plus bath des moukères. Votre trognon sympathique me botte. J'aurai trente-cinq berges aux prunes. Si votre vieux gourdiflot de dabe voulait m'accorder votre battoir...

Il n'en put dire plus long. Mlle Hortense venait de lui envoyer un soufflet magistral.

— Bis! s'écria John, quelque peu ému.

— Ah! bis, espèce de dégoûtant personnage, malotru! vociféra la jeune fille.

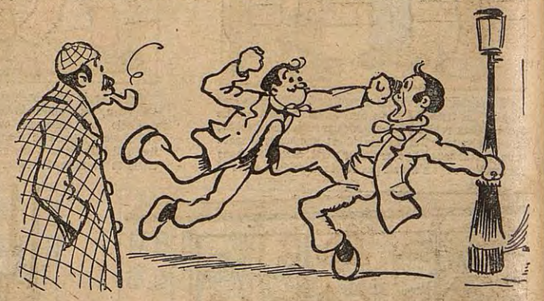
Et elle envoya un second soufflet au pauvre John qui ne savait plus à quel saint se vouer.

Le père arrivait sur ces entrefaites :

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

— Il y a que ce sale client qui rentre saoul comme une bourrique m'a manqué de respect, m'a outragée!

— Ah! il t'a manqué de respect! ah! il t'a outragé! rugit le brave homme, attends un peu.



Et il tomba à bras raccourcis sur John.

Plus celui-ci criait bis, afin de manifester son mécontentement, plus l'hôtelier cognait.

Jeté sur la voie publique comme un paquet d'épluchurés de salsifis, John, qui voulait se montrer galant, en est encore à se demander aujourd'hui ce qui lui a valu une telle avalanche de horions.

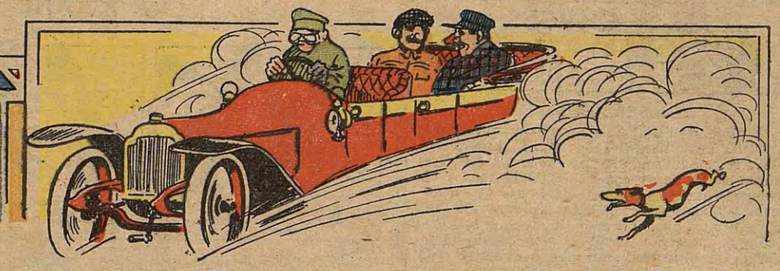
C'est pourquoi je ne saurais trop engager messieurs les étrangers à se méfier de Bouteillon, guide parisien sans humanité et tout à fait dépourvu de conscience.

ALPHONSE CROZIÈRE.

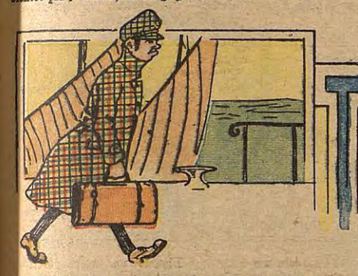
LES MÉMOIRES D'UN RIFLARD, par JO VALLE. — La piste est retrouvée.

Après maints avatars un parapluie de luxe égaré par son légitime propriétaire tombe entre les mains d'un escroc assassin. Des policiers le reconnaissent, le filent jusqu'à Bruxelles où le malfaiteur dont ils n'ont que le parapluie réussit à leur échapper.

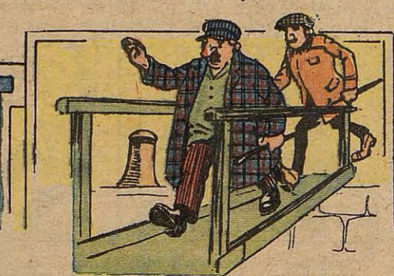
En apprenant que l'assassin du banquier Quibus avait pris son billet pour Anvers, les deux inspecteurs parurent consternés et consultèrent fébrilement l'indicateur. Celui-ci leur apprit qu'ils n'avaient plus de train direct pour ce port avant six heures du matin. Que faire! Leur parti fut bientôt pris, Limier, en langage convenu..



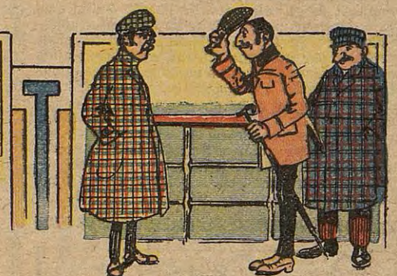
... téléphona à leur grand chef l'avance prise sur eux par celui qu'ils poursuivaient. On leur répondit : « Rejoignez-le coûte que coûte. Nous vous adressons cinq mille francs de provision par mandat télégraphique que vous irez toucher à la poste centrale. » Dès qu'ils furent en possession de ce viatique, les deux policiers se rendirent chez un loueur d'autos et firent prix avec lui pour se faire conduire à Anvers sur-le-champ. En arrivant dans ce grand port commercial ils se dirigèrent de suite sur le quai de la gare maritime afin de surveiller les voyageurs qui viendraient s'embarquer. Ils fumaient l'un et l'autre une cigarette en paraissant s'absorber dans la lecture de leur journal...



... quand tout à coup, Limier, poussa Blaireau du coude. Devant eux un individu qui paraissait pressé et portait une valise de cuir jaune se hâtait vers un vapeur dont la cloche annonçait aux voyageurs qu'il allait bientôt partir et ce, afin de les inviter à se dépêcher. Les deux policiers...

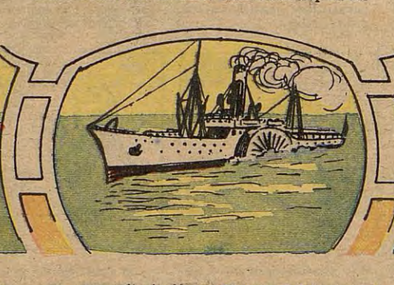


... n'ayant pas le temps de prendre leurs billets montèrent quand même à bord du *Scotland* qui battait pavillon britannique et faisait le service entre Anvers et Hambourg. Sur le pont ils retrouvèrent Arthur Fricot qui venait de descendre sa valise dans sa cabine. Celui-ci d'un coup d'œil...

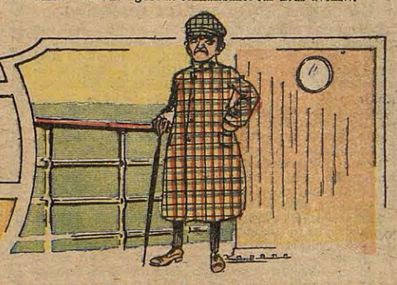


... avait dévisagé les deux inspecteurs. Ces derniers, se voyant reconnus, payèrent de toupet et Limier, étant son chapeau, s'avança la main ouverte vers le malfaiteur en disant : « Si je ne fais erreur, monsieur, vous êtes pour mon ami et moi une figure de connaissance car nous avons...

« ... voyagé dans le même train, sinon dans le même compartiment, depuis Paris et nous avons eu le plaisir de vous retrouver à Bruxelles. — C'est bien possible, messieurs, déclarait Fricot, car dans cette ville j'ai perdu un parapluie qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui-ci. — Je suis même certain que c'est celui que vous avez perdu....



« ... reprenait aimablement Limier en le lui présentant, car je l'ai trouvé boulevard Anspach comme vous veniez de quitter l'hôtel des Flandres. » Fricot avait soudain pâli. Néanmoins, il se remit promptement et remercia chaleureusement Limier qui lui restitnait son riflard. Blaireau apprenant que le gibier qu'ils pistaient se rendait à Hambourg...



... s'était fait délivrer deux billets pour cette destination par un des officiers du bord. On venait de relever la passerelle et le *Scotland*, remontant ses ancres, quittait lentement l'Escaut, guidé par un bateau pilote, pour gagner la haute mer. Redevenu la propriété de Fricot, je me demandais ce qui allait encore m'arriver entre les mains d'un pareil bandit.

Il n'avait pas l'air trop ennuyé d'avoir été dépisté par les deux policiers, ce qui laissait supposer que son intention était de les semer encore à la première occasion. Lorsque le bateau accosta les quais de Hambourg, Fricot serra cordialement la main des deux policiers qui s'étaient présentés à lui comme des touristes faisant en amateurs la représentation des vins et leur souhaita bon voyage. « Nous vous en offrons autant, répliquait Blaireau avec un indéfinissable sourire. Le hasard est si grand qu'il pourrait se faire...

« ... que nous ayons encore l'occasion de voyager ensemble... J'en serais le tout premier heureux, croyez-le bien, » ricanait Fricot qui, sur cette première réplique, se perdit dans la foule. Une voiture de place passait, il fit signe au cocher d'accoster le trottoir, s'installa dans le véhicule et se fit conduire au siège de la Hambourg-Line où il prit un billet de 2e classe à destination de New-York. Le *Persifal*, transatlantique qui devait l'emporter vers le nouveau continent partait le lendemain matin à huit heures.

(A suivre.)

L'EMPEREUR POÈTE

Il s'agit de l'Empereur du Japon, qui était le meilleur poète parmi les souverains, et produisait davantage à lui seul plus que tous ses confrères ensemble. Il ne se couchait jamais sans avoir composé quelques couplets de trente ou trente-deux syllabes (en japonais, des wa-wa). Plus il vieillissait, plus il composait et pour lui complaire l'impératrice faisait de même, mais, moins artiste ou plus lente, elle n'arrivait guère qu'à trois ou quatre couplets par semaine.

MESURE DE PRÉCAUTION

Ce n'est pas de Chicago que partira le triomphe du féminisme. Dans cette ville, en effet, les femmes viennent de se voir interdire l'accès sur le quai de la gare par une circulaire de la Compagnie.

Celle-ci a jugé que les femmes dont les pieds sont liés par des jupes entravées ou contraints à des exercices d'équilibre instable par des talons d'un « Louis XV » trop accentué, ne peuvent pas se mouvoir avec assez d'aisance pour éviter les accidents. Elle a donc invité tout le sexe faible à se tenir désormais dans les salles d'attente, où s'exhiberont sans danger les robes les plus excentriques et les chaussures les moins pratiques.

Cette mesure sera-t-elle le point de départ d'une réaction?

E. M.

Ceux qui soignent les malades.

Dès qu'une maladie, contagieuse ou non, fait son apparition dans une famille, il faut immédiatement faire appeler le docteur, parce qu'au début le mal peut être enrayé facilement, et qu'il peut bien rapidement devenir très grave, faute de soins urgents.

Le médecin en veillant sur la marche du mal et sur les prescriptions nécessaires pour le combattre, pourra éviter la contagion dans la famille, la maison, ou le quartier, s'il y a lieu.

On ne doit jamais avoir peur des maladies épidémiques ou contagieuses, car on peut « sûrement » empêcher leur développement en détruisant les germes qui les produisent.

Les personnes qui soignent un malade ne doivent jamais boire ni manger dans sa chambre. Elles ne doivent jamais quitter cette chambre sans s'être soigneusement lavé la figure et les mains au savon ou mieux avec un désinfectant sérieux. Elles doivent avoir une grande blouse en toile blanche qui sera également ôtée et ne devra être mise que dans la chambre du malade.

L'eau qui aura servi au lavage des mains sera versée de suite à l'égout.

L'eau servant à boire, à cuire les aliments, sera bouillie, non seulement pour la malade, mais pour tous les membres de la famille ou de ceux habitant l'appartement pendant la maladie.

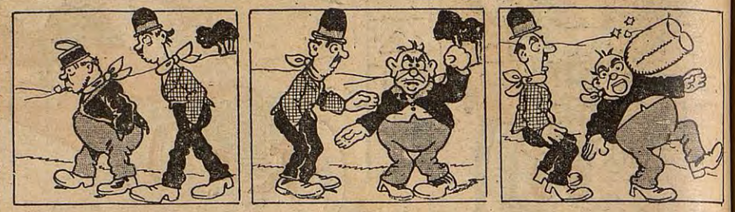
L'appartement sera désinfecté deux ou trois fois par jour en brûlant des désinfectants sur une pelle rougie.

Pour soigner un malade il faut être soigneuse, exécuter à la lettre et avec la plus grande exactitude les prescriptions du docteur, prises de potions, de température, repas, etc., observer son sommeil — qui ne doit jamais être troublé pour la prise d'un médicament — bien surveiller son malade, pour rendre compte au docteur de ce qui s'est produit depuis sa dernière visite ; être ferme tout en étant douce, être calme, ne pas être bavarde, être raisonnable, prendre de temps en temps du repos afin que la fatigue n'enlève pas la présence d'esprit et la mémoire si indispensable, ne pas veiller deux nuits de suite si on n'a pas dormi 6 heures dans la journée, 2 heures de promenade.

Pas de chaussures bruyantes, une blouse de toile et des vêtements qui puissent se laver. Savoir doucement refuser les visites au malade, sans froisser personne ; voilà les conditions essentielles pour assurer une prompte guérison et prévenir toutes rechutes qui pourraient alors avoir des conséquences fort graves.

Dr E. M.

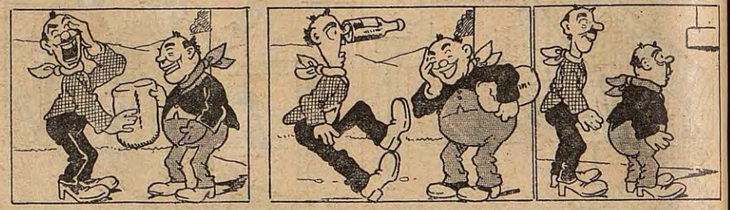
LA MANNE CÉLESTE



Lichard et Brifton, deux inséparables copains, battaient depuis quelques jours une inqualifiable purée. « Jamais nous n'avons pris un tel bain dans la mouise, se lamentait Lichard. Nous n'avons rien croûté depuis hier soir et j'en ai soupé de croquer le marmot en dansant devant un buffet vide. »

« Moi c'est kif-kif, avouait Brifton. J'ai l'estomac dans les talons et mes boyaux qui pleurent J'peux plus cracher, tellement j'ai soif et j'te vais dire une bonne chose : Si je ne dégote pas un moyen de faire remonter mon estomac à sa place, pan ! je me fais périr pour ne pas mourir de faim. »

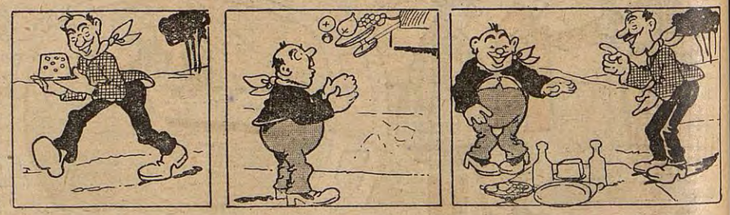
Lichard tentait de remonter le moral de son ami en faisant miroiter à ses yeux la bonne surprise que pouvait leur ménager le hasard au moment où ils s'y attendraient le moins quand, pour lui donner raison, la moitié d'un pain de quatre livres — ça fait deux livres — vint atterrir brutalement sur le côté gauche de sa tirelire.



En présence de cette manne providentielle, Brifton n'eut pas le courage de maudire l'expéditeur de ce brutal envoi et se contenta de murmurer : « Bénie soit la main qui m'étrenne ! C'est la première fois que je me vais coller un pain sans protester » Lichard joignait avec émotion ses actions de grâces à celles...

... de son ami, quand soudain son blair en boucha un coin au cul d'une bouteille qui lui arrivait par la même voie mystérieuse et anonyme. Comme c'était du vin bouché, Lichard endura l'accolade de la bouteille avec le sourire et les deux amis muets d'étonnement mais, ô combien joyeux ! attendirent qu'on leur envoyât la suite. Leur attente ne fut pas de longue durée.

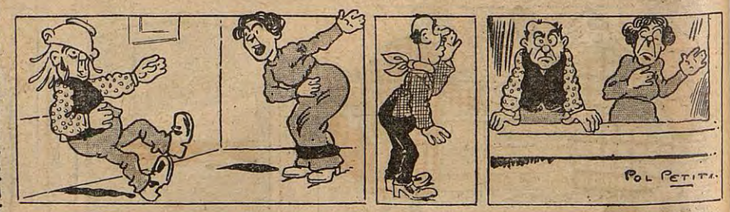
Bientôt un succulent pâté empruntant le chemin pris par le pain et la bouteille leur tomba dans les mains. « C'est pas pour charrier, avouait Lichard, mais il y a encore de par le monde des gonciers qui ont vraiment bon cœur...



... et pensent à donner à becqueter aux pauvres bougres qui n'ont rien à s'coller sous la dent. On voit bien que les généreux donateurs qui nous envoient ces provisions sont des gens bien élevés. La preuve, c'est qu'ils perchent au cintième.

« Si c'était un effet de leur bonté de nous envoyer un peu de dessert, c'est ça qui ferait bien dans le paysage ! » A peine achevait-il de formuler ce souhait qu'une coupe en cristal remplie de fruits assortis vint rejoindre pain, vin et pâté. Elle fut suivie par de la vaisselle, un kilo de gruyère...

... des biscuits et une seconde bouteille de vin. Toutes ces victuailles, solides et liquides, furent reçues par les deux amis avec des transports d'allégresse. Au fur et à mesure qu'elles arrivaient à destination, Brifton qui était un type ordonné s'occupait de les disposer avec art sur le gazon. Ils ne se doutaient point que ce plantureux festin, ils le devaient au désaccord...



.., régnant dans le ménage Billembois : Mme Ursule Billembois, épouse irascible ne souffrant point la contradiction effectuait par la fenêtre le déménagement du menu qui constituait leur déjeuner. Pour un peu, et au train dont elle y allait, le déménagement du mobilier n'aurait point tardé à prendre le même chemin si Lichard n'avait eu l'idée de se poster sous les fenêtres de leurs inconscients donateurs et d'attirer leur attention...

... par des: pi ouitt répétés suivis de quelques : eh ! ah ! impératifs. Le couple, s'imaginant que c'était un agent qui...

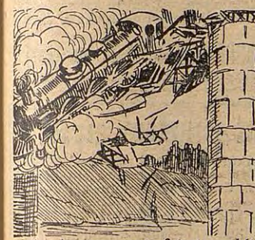
... les rappelait à l'ordre, s'empressa de mettre le nez à la fenêtre et entendit Lichard crier : « Ohé, les aminches ! vous avez oublié la moutarde ! » Ce rappel calmant leur colère leur fit voir leur ridicule et il n'en fallut pas davantage pour réconcilier, séance tenante, M. et Mme Billembois...

ANECDOTES

Comme à l'Ouest-Etat

Cette compagnie, si célèbre par ses accidents d'une fréquence peu commune, n'est cependant pas la seule ayant une renommée de ce genre ! Seulement elle est plus modeste que sa rivale américaine. Preuve l'anecdote suivante :

Il y a quelques années, un pont s'écroulait, et le train bondé de voyageurs fut précipité d'une hauteur de 25 mètres dans l'Ohio ; 40 personnes périrent. Quelques jours



après, la compagnie faisait publier dans un grand quotidien la note suivante :

Voici un fait qui démontrera incontestablement la solidité du matériel de la Y. Z. Cy. Malgré un saut de 25 mètres dans l'Ohio, la locomotive qui traînait ces jours derniers le convoi sinistré n'a eu aucun organe d'atteint. Il lui suffira d'un simple nettoyage pour être remise en service.

C'est une victoire pour l'industrie américaine.

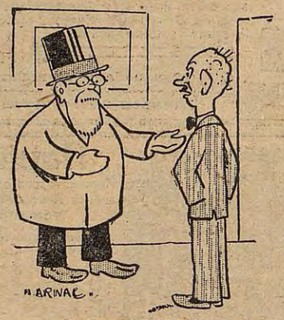
Peut-être, mais on ne peut pas en dire autant pour la sécurité des voyageurs !

La Malle de la mère Durand

Le train de Paris entre en gare d'une petite localité de Seine-et-

Marne. Les voyageurs se bousculent et aucun d'eux ne songe à venir en aide à la pauvre mère Durand qui est vieille et peu agile. Elle descend avec précaution du wagon, mais embarrassée d'une main par sa valise, de l'autre par son parapluie, elle ne peut relever sa robe ; son pied s'y accroche et la pauvre vieille tombe lourdement sur le trottoir. On se précipite, on la relève.

PHRÉNOLOGIE



— Je me fais fort de connaître votre caractère d'après les bosses que vous avez sur la tête !

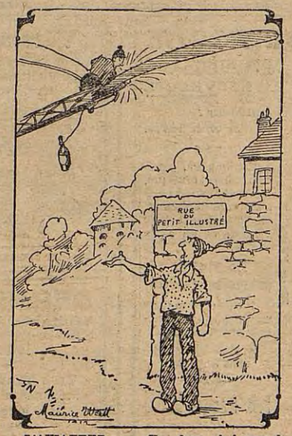
— Vous pourriez surtout connaître par là le caractère de ma femme !

BONNES DISPOSITIONS

— Quoi, monsieur Whisky ? Dans cet état, le jour de l'enterrement de votre femme ?

— Que voulez-vous, c'est plus fort que moi, faut que je noie mon chagrin, et le pire, c'est que je sens bien que j'aurai du chagrin toute ma vie...

INJURES TOUT DERNIER CRI



L'AVIATEUR. — Vas donc, eh ! ver de terre.

LE TERRIEN. — Vas donc, eh ! vilain oiseau.

ANECDOTES

— Vous n'avez pas de mal, mère Durand ? lui demande un employé.

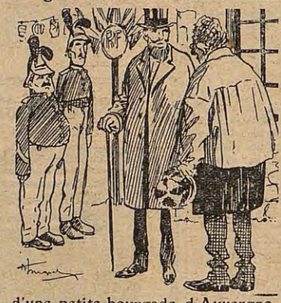
— Oh ! que non, mon garçon, seulement cette petite valise.

Question incomprise.

De toutes parts éclatent les cuivres de la fanfare pendant qu'éclatent les acclamations des badauds :

— Vive monsieur le ministre !

Ce dernier descend de wagon, serre de nombreuses mains. Il vient inaugurer le nouvel hôtel de ville



d'une petite bourgade d'Auvergne. Toutes les autorités sont là en grande tenue. Les pompiers, dont les coiffures étincellent, sont là, mais le ministre ne voit pas leur chef. Où peut être le capitaine ?

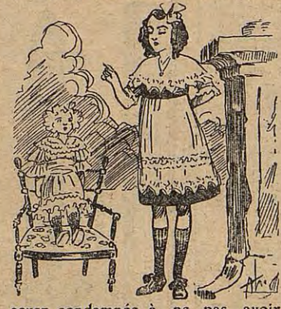
— Monsieur le maire, dit-il, qu'y a-t-il à la tête de vos pompiers ?

— A la tête des pompiers, fait le brave maire, tout stupéfait, mais il y a des casques, monsieur le ministre !

La Petite Reine.

Quand la petite reine Wilhelmine morigénait ses poupées, elle tenait ce gentil discours :

— Mademoiselle, si vous n'êtes pas sage, je ferai de vous une princesse ; ce sera votre punition. Vous



serez condamnée à ne pas avoir d'amies, à ne pas jouer avec les enfants de votre âge. De plus, quand vous sortirez en voiture, vous serez obligée d'envoyer des baisers à un tas de gens que vous ne connaissez pas. Voilà !

E. M.

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 249

ÉNIGME. — Crocodile.
CHARADE. — Pantalon
CASSE-TÊTE. — Mathurine, Marius.
LOGOGRIPHE. — Rosier, Rosière, Rosières.
MOTS CARRÉS. —

Z E R O
E T A T
R A T É
O T E R

1er CALEMBOUR. — *La Brie* (l'abri).
2e CALEMBOUR. — Parce qu'elles ont *La Rome* (l'arome).
RÉBUS. — Bayard fut tué d'un coup d'arquebuse en 1524.

Énigme.

Mon nom est très gentil, presque royal.
Ne suis-je pas reine de la verdure ?
Des méchants m'enferment dans un [bocal.
Moi qui rends service à la culture.

Charade.

Mon premier est une note de musique.
Mon deuxième meurt où s'attache.
Mon tout est gros et haut placé.

Casse-tête.

(*Avec ces lettres, formez deux prénoms.*
a d d e é o o r u z

Logogriphe.

Mes quatre premiers pieds ne changent [pas.
Ajoutez-m'en un : je suis un bourgeois [(argot).
Ajoutez-m'en deux : j'amuse les enfants.
Ajoutez-m'en trois : je suis un paquet [d'écheveaux de soie.

Mots carrés.

1. N'est pas lourd
2. Utilisé en cuisine.
3. Désigne une partie du corps.
4. A des élèves.
5. Est fait à un cheval (verbe)

Calembours.

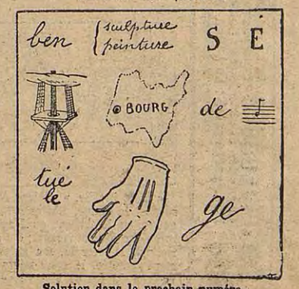
— Quel est le comble pour un médecin aliéniste ?

— Pourquoi les mariniers sont-ils réputés pour leur parler un peu rude ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

Trouver une phrase.



Solution dans le prochain numéro.

MONOLOGUES Pour jeunes filles : Oh ! ces maris (comique), prose : 0 fr. 50. Un mot malheureux (comique), prose : 0 fr. 50. Peureuse, en vers : 0 fr. 50
Pour jeunes gens : Ah ! les femmes, en prose : 0 fr. 50. Visite au Louvre (satirique) en prose : 0 fr. 50. Un pas de suicide (comique amusant) : 0 fr. 50
Comiques et satiriques : Conseils d'un paysan à son fils : 0 fr. 35. Les réponses de Landru, en prose : 0 fr. 35. Le retour au village : 0 fr. 35
Pour garçonnets : Le ballon rouge, en vers : 0 fr. 50. Le pot de confitures, en vers : 0 fr. 35. — Pour Illettes : Vive la grève, en prose : 0 fr. 35. Le miroir (saynète très morale) : 0 fr. 35
Adresser commandes avec leur montant à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris. — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port. Franco pour un achat de 1 fr. 50 au moins

LE CHAPEAU D'AGÉNOR

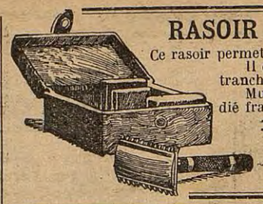
Agénor, un type pourri de chic et d'élégance, venait de se payer un amour de « Dranem », chapeau estival nuance purée de pois qu'il avait payé trois francs nonante sans marchander. « Il me coiffe à ravir, s'avouait-il en mirant complaisamment sa trompette dans les glaces de tous les magasins. Ce que je vais en jeter, un jus ! Et avec ça, pas plus lourd qu'une plume.

« Ce n'est pas celui-là qui m'occasionnera des névralgies et des migraines, bien sûr ! » A peine achevait-il ces mots qu'un effronté coup de vent s'empressa de le décoiffer et profita de ce que le « Dranem » était effectivement très léger pour l'emporter encore plus loin que ça... « Au diable soit ce maudit vent ! » vociférait Agénor en s'élançant à la poursuite de sa coiffure.

Au tournant d'une rue, le chapeau vint rouler aux pieds de Berlingot qui s'écria en l'apercevant : » Béni soit le zéphyr qui m'envoie une pareille aubaine ! Ce galurin va faire tout à fait ma balle ! » Et il fredonna, en le ramassant l'air de la *Vivandière* : « Viens avec moi, petit, viens avec moi ! » Au même instant apparut Agénor tout rouge d'avoir couru et qui lui demanda :

« Dites-moi, mon ami, vous n'auriez pas vu, par hasard mon chapeau qu'un coup de vent vient d'emporter à la minute. — Non, cher monsieur, répondit Berlingot, je n'ai rencontré aucun galurin sur mon chemin. Mais si vous voulez bien me dire par où c'qu'il a passé...

« C'est inutile, » déclara Agénor en poursuivant sa course. Dès qu'il fut parti, Berlingot enleva le chapeau qu'il avait posé sur une borne-fontaine et ricana : « J'ai rien été malrioile de le poser là, son galure.. Il est tellement pochetée, le frère mironton qu'il n'y a vu que du feu et bibi va pouvoir épater sa bourgeoise à bon marché ! »



RASOIR DE SURETÉ A DOUBLE TRANCHANT

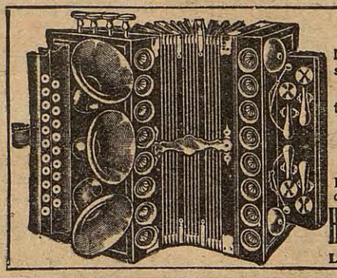
Ce rasoir permet à chacun de se passer, sans danger aucun des services du barbier. Il est nickelé, muni d'une très bonne lame en acier trempé à double tranchant. Il est très coquettement présenté dans un élégant écrin.

Muni de sa lame et accompagné d'une lame de rechange, il est expédié franco pour le prix de

3 FR. 75

Chaque lame de rechange en plus : 1 franc, franco.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.



Haute Nouveauté!

Nous envoyons contre remboursement ces magnifiques et solides **Accordéons** avec 3 grandes et 2 rangs de **trompettes à resonnance** coiffant avec

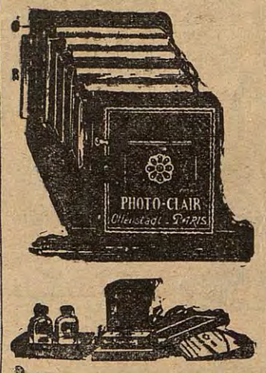
touches	choeurs	basses	voix bronze Frs.	voix acier Frs.
10	2	2	7.50	9.—
10	3	2	9.—	11.—
10	4	2	10.50	12.50
21	2×2	4	12.50	15.—

Port Frs. 1.25. — **Catalogue** de tous les instruments de musique gratis et franco. — Port de lettres 25 cts.

Herfeld & Cie. à Neuenrade Nr. 2 (Allemagne)

La plus importante Fabrique d'Accordéons de la place.

C'est réellement merveilleux ! Et c'est pourtant ainsi :



Nous mettons en vente un **excellent appareil photographique**, format 4 1/2×6 qui est le format le plus pratique pour les débutants. Cet extraordinaire appareil le

PHOTO-CLAIR

est à soufflets genre Folding et conditionné d'une façon exacte, **muni d'un verre dépoli.**

L'objectif est d'excellente qualité, ou fait la pose et l'instantané. Notre merveilleux appareil

PHOTO-CLAIR

accompagné d'un châssis métal et d'un mode d'emploi très détaillé est envoyé **franco de port et d'emballage, pour le prix de**

2 fr. 95

Nous avons eu également l'idée d'établir une trousse de produits et accessoires, le tout de première qualité, comprenant :

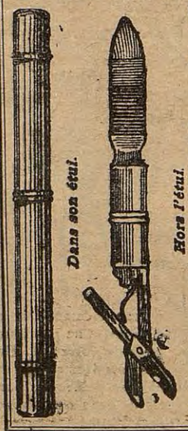
1° **Une lanterne rouge;**
2° **Un châssis-presse;**
3° **Deux cuvettes;**
4° **Une pochette papier sensible;**
5° **Une boîte plaques;**
6° **Un flacon révélateur;**
7° **Un flacon virage fixage;**
8° **Un paquet hyposulfite.**

La trousse de produits et accessoire est expédiée franco contre 2 fr. 95

Nous offrons un avantage à ceux de nos lecteurs qui voudraient se procurer l'appareil et la trousse en leur cédant le tout pour **5 fr. 75 seulement**

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

ONGLIER DE POCHE



DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

Longueur : 11 centimètres.

Cet onglier, vraiment utile et pratique, comprend une excellente paire de ciseaux, une très bonne lime à ongles et un curé-ongles.

Le tout de première qualité.

Il est contenu dans un élégant étui nickelé extra-plat.

Se place aisément dans la poche.

Prix franco : **1.95**

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT 3, rue Rocroy, Paris.

Véritable Dorure surfine

INDISPENSABLE A TOUS

Le meilleur des Bronzes à l'emploi et le meilleur marché, d'une durée indéfinie.

Un étui contenant un **flacon de laque, un paquet de dorure en poudre, un godet profond en métal, un pinceau avec sa hampe.**

Le tout est expédié avec mode d'emploi **franco,** contre la somme de

1 franc.

Adresser commandes à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

Véritable JUMELLE DE THÉATRE se réglant à la vue comme toutes les jumelles.

Très bonne qualité.
Présentation extrêmement élégante.

***Prix :* 1 fr. 95, franco.**

Adresser commandes et mandats à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

MACHINE A ÉCRIRE POUR ENFANTS

Prix franco :

10 FRANCS

Cette petite **Machine à écrire,** d'une fabrication très soignée et d'un mécanisme excessivement simple et solide se compose de 84 lettres (majuscules et minuscules), chiffres et signes de ponctuation. Un apprentissage de cinq minutes à peine suffit pour pouvoir écrire aussi bien qu'avec une grande machine. Elle est non seulement amusante et très instructive pour les enfants, mais peut rendre de réels services aux grandes personnes.

Tous les formats de papier peuvent être employés, du plus petit au plus grand. Chaque machine est accompagnée d'une notice très claire et de tous les accessoires.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

UN AN DE CRÉDIT ET CEPENDANT PAS CHER !

Le parfait photographe.

Après vous être amusés avec les petits appareils 4 1/2 × 6 et 6 1/2 × 9, après avoir ainsi acquis de l'expérience, vous souhaitez naturellement faire de la véritable photographie.

Nous vous en offrons ici le moyen pour pas cher et à des conditions abordables pour tous.

NOUS EXPÉDIONS

1° Un appareil 9 × 12, à soufflet, gainé, façon chagrin avec objectif périscopique, diaphragme, iris obturateur toujours armé, faisant la pose simple, la pose 2 temps et l'instantané, fonctionnant à l'aide d'une poire, muni d'un verre dépoli et d'un viseur. Article extrêmement soigné et donnant d'excellents résultats, nullement encombrant et léger;

2° 6 châssis métal;

3° Un sac rigide à fermoir, gainé façon chagrin avec courroie pour contenir l'appareil et les 6 châssis;

4° Un pied de campagne en métal, tubes ronds rentrant, commode et léger;

5° Un châssis-presse américain 9 × 12;

6° 3 cuvettes 9 × 12, tôle, faïence, carton bouilli;

7° Un panier laveur, 12 rainures;

8° Un égouttoir, 12 rainures;

9° Une lanterne demi-ronde, verre rouge;

10° Une boîte de 6 plaques 9 × 12;

11° Une pochette 24 feuilles papier sensible;

12° Un flacon révélateur concentré, dose 1/2 litre;

13° Un flacon virage concentré, dose 1/2 litre;

14° Un paquet hyposulfite, dose : 1 litre;

15° Un manuel de photographie, mode d'emploi.

Le tout est envoyé franco de port et d'emballage pour le prix de **62** *francs, payables 7 francs avec la commande, le reste en 11 versements mensuels de 5 francs.*

Adresser les commandes avec le montant du premier versement en un mandat ou bon de poste à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

Une Attrape incomparablement amusante.

UN REVOLVER BROWNING

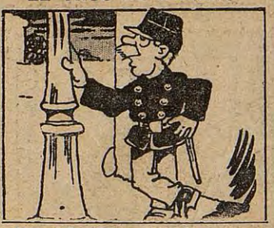
parfaitement imité, même taille, même teinte, même forme.

C'est un étui à cigarette qui s'ouvre par une pression sur la gachette.

Prix : 1 fr. 45 franco.

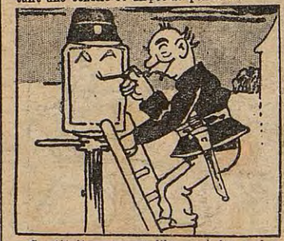
Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

LE TRUC DE L'AGENT

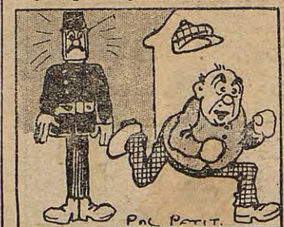


L'agent Galuchet avait été honoré par son chef d'une mission de confiance : « Galuchet, lui avait dit ce dernier, nous avons été à même d'apprécier en diverses circonstances votre bravoure et votre sang-froid, votre flair et votre perspicacité. Vous irez chaque nuit vous poster au carrefour que l'on va vous désigner. C'est un endroit particulièrement dangereux qui sert de rendez-vous aux apaches. Il y a plus de coups de surin et de balles de browning à recevoir que de compliments, je vous préviens. »

Galuchet remercia son chef de l'honneur qu'on lui faisait, mais en son for intérieur il n'était rien moins que rassuré et se souciait fort peu de servir de cible aux malfaiteurs. » Comment pourrais-je leur inspirer une salutaire terreur tout en me mettant en sécurité ? se demandait-il. La vue du bec de gaz sur lequel il s'appuyait lui suggéra une idée machiavélique. Il s'absenta un instant puis revint portant une échelle et un pot de peinture.



Ce n'était pas encore l'heure où les malandrins fréquentaient ces parages et l'endroit se trouvait absolument désert. Galuchet coiffa le bec de gaz de son képi ; avec son pinceau il peignit sur une des faces de la lanterne une impressionnante bobine d'agent ; il l'agrémenta de sa tunique aux manches de laquelle ses gants étaient attachés par des épingles. Bref il maquilla si bien son bec de gaz que de loin il offrait la silhouette d'un gigantesque sergot au regard fulgurant.



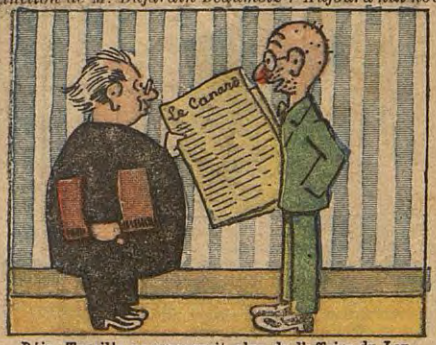
Pendant toute la nuit, apaches, cambrioleurs et autres gibiers de potence, voyant cet agent en faction, se sentirent pris d'une frousse intense et s'en allèrent travailler ailleurs. Quant à Galuchet qui avait eu soin de ne pas dévoiler son truc, il fut chaudement félicité par ses supérieurs et proposé pour le grade de brigadier.

ROMANCES Les Larmes : 0 fr. 50. — Réponse à ma mie : 0 fr. 50. — Toute la vie : 0 fr. 50. — J'adore les yeux : 0 fr. 50. — Peut-être : 0 fr. 50. — Dans un rêve : 0 fr. 50.
Bonheur perdu : 0 fr. 50. — Chansons montmartroises convenables. Sénatorium : 0 fr. 50. — Nos réservoirs : 0 fr. 50. — Fléau mondain : 0 fr. 50.
Valses chantées. Regard de femme (Piano et chant) : 1 fr. 75. — Si tu veux (Piano et chant) : 1 fr. 75. — Nos réservoirs : 0 fr. 50. — Fléau mondain : 0 fr. 50.
Adresser commandes avec leur montant à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris. — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port.
Envoi franco pour un achat de 1 fr. 50 au moins

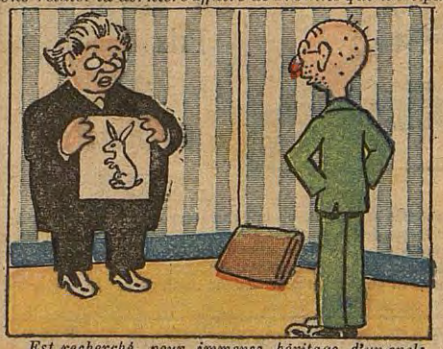
Envoi gratis et franco du catalogue complet sur demande.

DÉSOPILANTES AVENTURES DE TROUILLE, DÉTECTIVE. — XXVIII. La dernière affaire de Trouille! *(Suite).*

Trouille, détective, a exercé ses rares talents de gaffeur sur une foule d'affaires mystérieuses, dont les plus récentes : Encore un vol au Louvre ! lui valut certaine distinction de M. Dujardin-Beaumetz ? Aujourd'hui nous allons relater la dernière affaire de Trouille qui n'est pas la moins savoureuse.



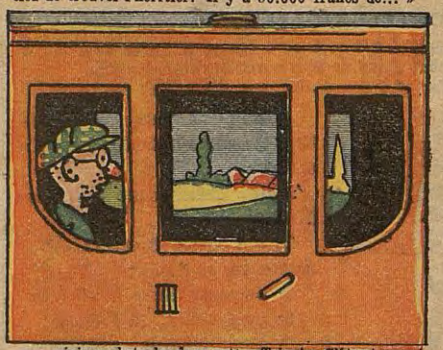
Déja, Trouille ne conservait plus de l'affaire du Louvre, qu'un souvenir que je qualifierai de postérieur ! Quand il reçut la visite d'un homme noir, qui lui dit : « Monsieur, je suis notaire, et auteur de l'annonce suivante — qui parait depuis 15 jours dans tous les grands quotidiens — sans aucun succès, du reste !



Est recherché, pour immense héritage d'un oncle d'Amérique, un individu ayant, tatoué sur l'épine dorsale, un lapin blanc. Pour tous renseignements, s'adresser à maître Patelin, notaire. Je viens vous trouver pour que vous joigniez vos efforts aux miens et tentiez de trouver l'héritier. Il y a 50.000 francs de... »

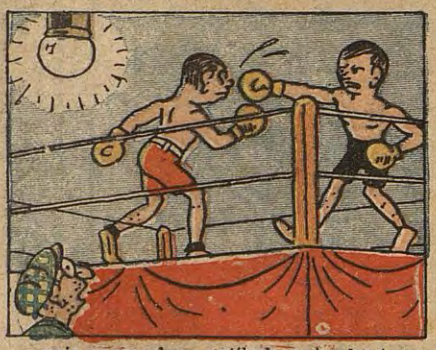
... « commission ! » Trouille accepta de se charger de cette étrange mission. Mais, par une expérience qu'il fit, en bas de chez lui, il se rendit compte combien sa tâche allait être difficultueuse ! Ayant abordé un passant, il lui demande poliment : « Pardon, monsieur, vous n'avez pas un lapin, tatoué sur l'épine dorsale ? »

« Est-ce que vous vous fichez de moi ? grogna le passant... « Pas le moins du monde ! répliqua le policier... je vous supplie de me décrire vos tatouages... si toutefois vous en possédez ! » Pour toute réponse, le monsieur, peu endurant, appliqua sa canne sur le crâne de Trouille ! « Zut ! se dit le détective, ça va mal ! Je prévois de... »



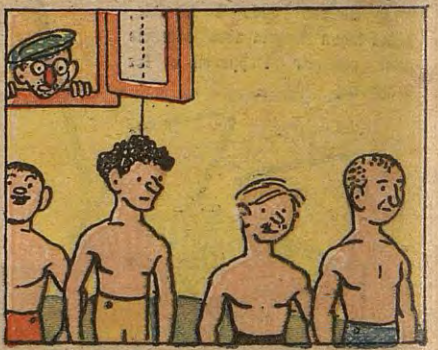
« ... sérieux obstacles dans cette affaire ! » S'étant creusé le cervelet, Trouille pensa avoir trouvé la bonne idée ! « Où ai-je le plus de chance de voir des omoplates ? s'était dit le policier... aux bains de mer ! » Ceci conclu, Trouille avait sauté dans le rapide et était arrivé à Calais. Successivement, il parcourut Boulogne, Trouville...

« ... Deauville, Houlgate, le Tréport, Cherbourg, Saint-Malo, Paimpol, Brest, Pont-Avesnes, Nantes, Saint-Nazaire, La Rochelle, Bordeaux, Arcachon, Biarritz, Marseille, Cannes, Nice, Menton, Monaco et un certain nombre de plages anglaises, allemandes, italiennes, américaines, espagnoles, algériennes, russes, scandinaves et turques...



.. mais aucune colonne vertébrale ne répondait à son espoir ! Trouille s'imagina que la fréquentation des soirées de boxe, jetterait la lumière sur l'insoluble problème ! Mais aucun des pugilistes qui défilèrent sous son regard avide, ne possédait le magique tatouage ! Alors, Trouille, désespéré, déambula comme une âme en peine...

... Entre février et mars, on le vit en grands et mystérieux conciliabules avec vingt concierges de nos vingt arrondissements. Il leur distribua des sommes variant entre un franc et un franc vingt-cinq et prit rendez-vous avec eux ? Dans quel but ? Trouille, né malin, s'était rappelé que c'est l'époque des Conseils de révision, et qu'il avait...



... pour lui, l'occasion unique d'inspecter quelques milliers d'omoplates ! Hélas ! Les conseils de révision passèrent et le lapin blanc demeurait toujours invisible ! Trouille était à deux doigts d'en faire une maladie ! Un jour, il eut une émotion terrible ! Deux individus causaient sur le trottoir !

« Voui, mon vieux ! disait l'un d'eux, un lapin, un magnifique lapin ! Et qui restera gravé pour longtemps ! J'en ai plein le dos ! — Ça y est ! glapit le détective, voilà l'homme que je cherchais ! C'est lui qui a le lapin ! Hip ! Hip ! Hurrah ! » Et, se précipitant sur l'homme avec vélocité, il tenta...

... de lui arracher son veston. « Non, mais ? Qu'est-ce que c'est que ce louf-là ? beugla l'ouvrier ! Vous n'êtes pas un peu malade ? Allez-vous me lâcher ? Si vous me déchirez, je vous casse la gueule ! Enlevez vite ça ! haletait le détective, que je vois le lapin ! — Quel lapin ? s'épata...

« ...le type... Le lapin blanc tatoué sur l'épine dorsale, parbleu !... Comme l'ouvrier semblait comprendre de moins en moins, Trouille lui expliqua la chose... « Idiot ! répondit le type... Quand je parlai d'un lapin, je voulais dire celui qu'Ugène m'a posé ! Aussi, vous parlez si j'en ai plein le dos d'Ugène ! » *(A suivre.)*

Sceaux. — Imprimerie Charaire.

Le gérant : Emile Bruve.